

FLEUVE

Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Arthur RIMBAUD.

PIETRO I

La Crue

L'eau descend, silencieuse, homogène en dépit des mottes d'argile cendrée, bullions blanchâtres qui en cabossent la surface, îlots parfois brandissant bouts de branches pourries ou arbustes arrachés avec leur feuillage, qui glissent, accélèrent, passent, fuient en aval. L'eau noire, épaisse ; et c'est ce mur horizontal qui me tord. J'aurais moins peur d'une cataracte ; le grand saut dans les bouillonnements de mercure, fin de truite qui a raté son tour de reins, os cassés sur les rochers entrevus en transparence. Mais ce liquide opaque qui descend, identique, sans bruit, sans gonflement, sans remous, sans, sans, sans... parce que je ne peux voir ni savoir ni prévoir ce qu'il coule sous sa gélatine boutonneuse, cloquée de carcasses aux cuisses à moitié dépecées qui me croisent et dérivent, et ces yeux montés sur pédoncules qui se défont contre les étraves flanquant l'embarcadère, pour filer sous les planches, dissous dirait-on, bien que je sente leur frôlement effleurer mes pieds, car l'eau me semble monter et atteindre le bois.

Alentour la végétation s'inonde, les grandes herbes ou les saules, je ne sais plus, dont seules émergent les hautes branches, un calme torpide, marécageux, où les racines me saisiraient les jambes pour m'enrouler, flasque, foutu. Il n'est que le chemin encore praticable, tout juste, pour peu de temps, séparé déjà de l'embarcadère par une dépression pleine d'eau rance dans laquelle j'enfoncerai jusqu'à la taille.

Au-delà il grimpe ; terre mouillée bien sûr mais qui supportera la semelle ; terrain bientôt sec, sur lequel poser un pied devant l'autre et, de nouveau, marcher, courir, dans l'air de moins en moins humide, l'air léger, circulant ; la marche verticale et, sur la digue, du côté du pont — en béton, dur, audacieux, lancé par-dessus le fleuve, sauveur — la Lancia, le moteur, démarrer ; mécanique d'acier emboîté précise.

Raisonnons.

C'est non-sens ce colosse placide à l'entrée du chemin, qui s'est déplacé de façon à me barrer la voie, tentative après

tentative pour avancer. Il ne bouge pas, ne menace pas, ignore la grimace du fou. Je n'ai pas osé. Il s'écarterait peut-être. Absurde ! Je sais qu'il ne s'écarterait pas. Je me suis approché à le toucher, et il restait là, esquissant un pas de côté quand je cherchais à le contourner, patte obstruante abaissée sans emphase en travers de l'ouverture, dont une sobre poussée me basculerait cul par-dessus tête.

Pas hostile, bonasse, un visage rond banal, une main lourde... terminant un bras à la souplesse d'anguille.

Non-sens. De telles choses ne se produisent pas.

Raisonnons.

Il y a toujours une séquence logique. Sauf dans certains accidents d'auto, ou d'avion, ou les accès de démence, ou les balles perdues, ou... Y a-t-il jamais une séquence logique ? Les bulles livides se bousculent, perspective resserrée, comprimée ; elles me foncent dessus, par masses, se chevauchant l'une l'autre. Promeneur imprudent, crue du fleuve, emporté : séquence fausse d'apparence logique.

Il n'est pas fou. Trop calme, indifférent. Si je le prends pour un dément, je tombe dans le piège. Lequel ? Je suis ici, je regarde l'eau, en touriste ; je joue du pied avec les brindilles échouées par le vent de naguère — mais pantalons à essorer pour avoir, à deux reprises, essayé... — et lui, c'est un brave paysan qui regarde la crue. Je ne sais pas quelle trappe.

.....

L'eau s'élève ; le dernier paquet d'argile s'est désagrégé en teignant les planches de l'embarcadère. Bientôt les mottes englueront mes chaussures. Le regarder ne sert à rien. Il ne cligne pas des yeux ; ne sourit pas même, ne détourne pas la tête.

Le fleuve a tout envahi, fondu l'autre rive désormais hors de portée dans une brume de gouttelettes en suspension, où s'estompe, à l'amont, l'arche du pont dans sa première lancée. Inutile de vociférer des hurlements que l'eau moite absorberait ; de gesticuler à l'adresse de toitures incertaines d'automobiles dépassant le tablier du pont, qui volent sur un plan parallèle surélevé.

L'argile m'a éclaboussé. Je ne peux plus m'attarder à regarder, j'ai l'air idiot. J'y vais, je lui dirai que je suis universitaire. Cythère. Écho comique — coco ! D'île ne demeure que cette longue bande probablement immergée, là-bas au milieu du courant qui balance des joncs de marais. De la vase ; noces de boue pour sanctuaire poissé qui fut mère des jeux latins... Mère des, un merdier Rome, à l'égal de cette vase, pareil. Envolées les voluptés grecques, se débat seulement le gladiateur dans la gadoue, fin d'un latiniste enlisé dans les latrines de ses inquisi-

tions. Descends donc dans l'arène, gladiateur fourbu, rétamé, élimé par les hexamètres.

Demi-tour. Le clic du cran d'arrêt ; couteau de chasse ouvert je frapperai sous la ceinture. Je m'enfouis dans la dépression.

Un ligotage circulaire me freine de partout.

En avant, mirmillon de raccroc ! Torse, épaules...

Trop tard. Pas moyen de nager, et je perdrais pied. Il me regarde sans ironie. Il faut battre en retraite, détrempé. Les planches glissent ; les planches d'appontement sont toujours à l'affût de la trahison ; elles aiment l'eau et savent le dérapage. Mon pull se plaque à la peau ; les arbres plongent dans les reflets sales. Je voudrais qu'il soit fou. Lui ou moi. Un nid de serpents flotte à ma hauteur, se disloque en torsades noires. Je m'accrocherai quand même au rebord des planches, là où, sciées, taillées à angle vif elles ont été dominées inoffensives.

M'accrocher.

La surface plane s'est dérobée et j'ai battu des bras pour rétablir l'équilibre malgré la pellicule qui s'interposait entre la plante de mes pieds et les lattes, visibles encore mais nœuds pâlis déjà, brouillés, transfuges passés au rétiaire. Abattu, mains massées jusqu'aux poignets par une puissance étale, je remonte en raclant les genoux pour trouver un ultime contact avec la tranche de l'estacade où je m'accroche de tous les doigts, tandis que je frotte mes chaussures l'une contre l'autre afin de m'en débarasser car je ne veux pas être de ceux dont on repêche le cadavre encore muni de ses bottes, anciens vivants surpris trop brusquement pour avoir accompli un geste autre qu'imaginaire. J'aurai, moi, mis par lutte les chances de mon côté. Mais, ce faisant, je perds mon point d'appui et m'étale, aplati dans l'eau, entouré tout aussitôt de cercles approximatifs beaucoup moins blancs maintenant qu'ils me frôlent, bourrés de veinules grises déformées par la perspective anamorphisante en ellipses qui me paraissent s'inscrire concentriquement.

Une plaque d'eau tranchante a laminé le plancher, desserrant mes doigts anesthésiés si bien que j'ai à peine le loisir d'entrevoir le fil du bois, bien plus bas, noyé dans des profondeurs auxquelles il s'est assimilé, s'en aller d'un glissement qui s'évanouit, alors que je pars, écrasé presque par la compression du courant omniprésent.

Mon bras s'est de lui-même détendu — loin du centre directeur où l'eau maculée s'infiltré en glougloutant, où le niveau s'élève, atteint à mesure mes connexions cérébrales qui fusent et se ramollissent, inutilisables, énergie affaissée en fuite continue dans le liquide englobant — pour saisir l'arrière-train d'une racine empanachée de plumes squelettiques — et a pu — ce que

je vais me hâter de mettre à profit — agripper du bout des doigts une courbure résistante. Crachant du plasma gris-jaune, je me cramponne des deux mains à la base de l'émergence provisoire, entamée elle aussi puisqu'elle déroule un ruban allongé derrière elle, thrène poursuivi sur un mode monocorde suraigu, câble unique, fil au vibrato de plus en plus insupportable, dernier refus qui prélude à l'engloutissement dans le volume neutre qui nous emporte.

Le dieu.

Impersonnel ; sans yeux ; ou dont chaque particule sombre est un œil, regards sans objets, conjugués en indistinction primordiale, qui se condensait — évidence trop tardive — dans le colosse muet.

La terre se défait, granuleuse, et la poignée de racines se dénude ; les grains argileux s'attardent, grossissent, me touchent, hésitent, s'éloignent. La volute noire s'est détachée, rupture si attendue que nulle secousse ne l'accompagne et le niveau monte tellement vite que je ne perçois plus que brouillement qui occulte toute révélation.

Les tortillons crémeux s'infiltrant, foisonnent, vibrations suffoquant le sursaut du souffle.

Pâte diluée, chuintante.

Aspiration ultime d'étouffement.

Fin d'un homme qui fut.

La Fille du Fleuve

Le raffut tonitruant du moteur reflue sur le cockpit, tourne au long du pare-brise incurvé, et revient à son point de départ, encerclant la coque protectrice de sous-marin, car je suis si transi, fleuve et ciel s'unissent en grisaille si continue que je doute être sorti des eaux. Pourtant c'est au moment où la fadeur aquatique m'emplissait la bouche, quand mes bras se débattaient gauchement dans un remous, que j'ai reçu entre mes mains et ce qui restait de ma tête ce filin lancé d'un geste précis ; mes doigts gourds s'y sont cramponnés, maladroitement tant il était glissant et de faible section.

Chance à saisir au vol.

Je ne suis pas certain que la fille qui pilote le hors-bord aurait pris la peine de faire demi-tour, d'autant moins qu'elle n'a nullement ralenti après avoir balancé le cordage bien lové, de sorte qu'il s'est déroulé avec une extrême rapidité, subtilisé presque avant même que me soit donné le temps de la détresse. Lorsque je suis parvenu à en agripper le bout sur le point de s'envoler, j'ai été arraché avec une brutalité qui a intensifié l'angoisse de l'asphyxie, et, pendant une durée que je ne saurais évidemment apprécier mais qui dut être assez prolongée, mes mouvements se sont bornés à ne pas rompre ce lien avec une attache ignorée — puisque je n'entendais rien que le grondement de l'eau brassée contre mes tympans — dents qui mordaient le nylon, secourant ma poigne, insoucieux des mottes que je fendais dans ma lancée.

Engin de course ce petit hors-bord, presque tout entier décollé du plan d'eau, qu'elle manœuvre avec une totale maîtrise, à demi dressée, penchée sur le volant, position qui relève encore sa très courte jupe et met à nu ses jambes jusqu'à la hanche. Mais le vent que nous déplaçons se plaque péniblement sur mes vêtements dégouttants, et les cuisses arrondies aussi bien que les poils blonds entr'aperçus me laissent indifférents ; quoique, dans un vague brouillard, il me semble recevoir une image qui excita, jadis, ailleurs, très loin, la tension d'un désir.

Recroquevillé dans l'espace étroit, il me faut tenir ferme le plat-bord, car les embardées se succèdent, violentes, slalom à

travers les îlots que nous dépassons en zigzaguant. Les décibels me fracassent, m'interdisent de poser la moindre question. J'aimerais cependant être capable d'inventer, pour le tenir en réserve, un madrigal dans le goût maniériste, dont l'ingéniosité serait preuve d'un sauvetage qui me paraît de plus en plus improbable à mesure qu'il se confirme.

Elle ne m'accorde aucune attention et, si je n'avais réussi à remonter pouce après pouce le filin, aveuglé par le bouillon beige qui m'imposait de respirer par saccades, se creusait et me recouvrait successivement — entreprise acharnée à me haler vers un nouvel inconnu, soutenue par les derniers circuits encore en état de marche dans la Centrale, apprenant par tâtonnements à utiliser les changements brusques de direction qui relâchaient le câble tendu pour franchir d'un coup plusieurs brasses, tirer derechef sur le ventre, raclant une surface que la vitesse faisait intermédiaire entre graviers et liquide — si je n'avais entouré des mains, des dents, et enfin des pieds, ce cordage en une grimpée horizontale que chocs et éclaboussures contrariaient continûment — et les muscles des mâchoires me sont douloureux d'avoir mordu, car d'eux est venue la force qui s'évanouissait par ailleurs, d'eux seuls insensibles au ramollissement de l'eau dissolvante, boules dures jointant les maxillaires, au cours de ce vol déchirant, où il fallait tenir bon contre l'écartèlement — prise lâchée (et j'en frissonne d'autant plus que les inclinaisons du plat-bord dressent devant moi pour m'en frapper la muraille de l'eau où se déforment sous notre poussée les monstres gris) je retournais hébété dans la dissolution des myriades, regards prêts à se nourrir avec détachement de mon corps démembré, confondu avec les souches mortes.

Arabesque de la silhouette, visage jeune sans crispation, elle pilote avec une élégance qui ne peut appartenir qu'à une fille des eaux, et j'en viens à me demander si, en lançant le cordage, elle a cherché à me sauver ou simplement à vérifier la sûreté de ses gestes, car ce fut singulier exploit de jeter à pareille allure un filin sur un objectif précis tout en continuant à conduire d'une seule main, tant il me semble que son équilibre et celui du bateau dépendent du rapport harmonieux de chaque partie du corps, que briserait la plus minime dissonance.

Le courant a dissocié, absorbé, annulé les traces de notre sillage ; la courbe d'hyperbole impeccable nous a conduits dans ce lac stagnant où se résorbe toute dynamique des fluides, claire au milieu d'osiers engloutis dont les tiges pointent sans vibration. Seul, le bouillonnement provoqué par la subite marche arrière, s'attarde en ondulations concentriques dont

l'écume émeut légèrement les branches, effervescence finale du ronflement de notre course. Ce lieu est abri, dormant, silencieux d'un silence autre que celui du fleuve, plus pesant, absence de tonalité d'un liquide écrasant séparé du mouvement par une frontière non perceptible.

Allumage coupé le hors-bord glisse doucement vers les pilotis d'un chalet en bois proche de la végétation aquatique, ceinturé d'une terrasse supportée par de gros pieux enduits d'une couche mate protectrice qui laisse transparaître le veinage allongé. Le grappin accroche la rampe de l'escalier ; mon pilote arrime le bateau contre des pneus, saute sur la première marche, monte.

Mes gestes sont maladroits, tous mes muscles crampés ; des filets d'eau dégoulinent de mon pantalon et de mon pull. La boue humide sur ma peau qui grelotte me la rend encore plus lointaine, elle qui gravit l'escalier avec l'aisance de ses jambes soyeuses ; et, entre les cuisses, cette fente allongée, charnue, bordée de poils que la lumière glauque éclaire d'un halo imprécis. Si surprenante ici, maintenant, que je m'arrête ; au ralenti les lèvres s'écartent sous la traction d'une jambe, des lèvres épaisses, aux nymphes feuillues, nénuphars qui s'ouvrent en offrant une muqueuse devinée lisse mais si lubrifiée que la consistance en est dissimulée ; et, agressive, à l'extrémité de mon champ de vision rétréci, une pointe tendue, à la base élargie, durement érigée en dard qui saille par-delà les replis vulvaires.

Je chavire.

La distance est trop grande entre le corps refermé du pilote et la béance de l'appel vaginal. Il faudrait se retenir au point d'appui d'un pôle en ignorant l'autre puisque mes bras ne sont pas assez longs pour que leur crucifixion me permette de combler l'écart.

Je te savais fille du fleuve, et redoutable comme lui ; mais il serait aussi vain de céder au mirage des eaux vers une fuite impossible que sortir un couteau qu'elle ferait voler de mes bras dénervés.

Je vais m'affaler sur les lattes de la terrasse. Sursaut ! Ils sont là, remontés soudain des abysses, tous ceux de la galerie des ancêtres, ceux qui sont morts debout, et ils me fixent avec sévérité, intransigeants devant le rideau de feuillage.

Je m'adosse à la rambarde.

Elle m'offre une cigarette russe, une Sobranyé noire à bout doré, en prend une ; le visage est simultanément lisse et anguleux, d'une adolescence masculine sous certains angles, éclairé de cheveux blonds. Les yeux ont la couleur des grands joncs, là où ils commencent à jaillir, le même élan d'énergie, semblable résistance circulaire.

Elle s'est accoudée à côté de moi. Nulle avance. Pourquoi m'avoir étalé ce désir entre ses cuisses humides ?

Je vais de piège en piège, et ne me débarrasse pas de la fadeur imbibante, l'imprégnation insipide, l'étrangeté à toute forme et formulation, au cœur d'un monde aqueux de silence.

Je tire une dernière bouffée, jette la cigarette dans l'eau, le papier ne se défait pas, trop léger pour qu'il y ait eu choc avec cette matière d'une densité féroce ; le petit cylindre, intact, coule à pic, d'un bloc, sur place, aspiré par l'obscurité des profondeurs où il se dissoudra, hors de ma vue.

Loin, de l'autre côté de la ligne de démarcation, les mottes blanchâtres défilent sur l'horizon ouvert par le goulet entre les arbres. Elles passent, floues...

Les vêtements suintent sur ma peau tremblante.

Ses cheveux relevés dégagent la nuque ; la ligne du menton volontaire sans empâtement prolonge le cou.

Je l'ai vue déjà, comment ne l'avoir pas reconnue ? Il me faut à chaque reprise un temps de latence pour reconnaître ; je l'ai rencontrée — il y a peu, je pourrais préciser si les dates me concernaient encore — derrière ce passage de Properce et c'est elle qui m'a contraint à écrire cette traduction versifiée maintenant en train de pourrir, dans un autre monde, sur la digue où j'ai laissé la Lancia. Vers bouffés par des vers. Envie de rire, d'un éclat sarcastique et désespéré.

J'avais été prévenu... Avant d'être condamné. Par qui ? Ou quoi ? Un condenseur dont jamais sans doute je ne saurai s'il est bienveillant ou hostile. Ni l'un ni l'autre peut-être, neutre simplement, et ironiquement impénétrable comme le savent être les dieux — expéditeur de messages inutilisables, faisceau disjoint de toute action possible, moi prenant pour rêverie vague l'image imposée par ce texte d'un autre temps qui a franchi le fleuve des âges ; perplexe pourtant, si peu elle s'intègre à mes mirages familiers autant que récusés.

Je suis prêt désormais, peur épurée, à trouver risible ce fantôme paumé dont j'ignore le sort ultérieur, car c'est bien la meilleure marque de l'ironie divine que de laisser une écluse s'entr'ouvrir pour la refermer à l'instant où elle va être identifiée, confusément discernée lumineuse dans le couloir de la nuit.

L'Injonction

La nuit est tombée quand je sors du bain où j'ai joui de l'eau domestiquée, tiède à volonté, qui m'était à la longue parue prémice au retour. Mais la nuit s'est collée brusquement sur la fenêtre percée dans le plafond et j'ai tâtonné pour trouver le peignoir, puis la poignée de la porte. La grande salle vitrée est pénombre d'un aquarium éteint, dont les coins, inaccessibles anfractuosités, sont escorte enténébrée qui entoure mon inconnu.

— Êtes-vous capable de repartir seul ?

La voix dure, nette, a surgi de la zone d'ombre située à ma droite. Pourquoi m'étonner ? Le jeu se poursuit, dont les règles sinueuses s'entortillent en spirales.

Je me retourne lentement.

— J'entends enfin votre voix ; je l'imaginai différente.

J'avance vers les paroles venues de la nuit.

— N'approchez pas.

Une torche électrique s'allume dans mes yeux ; je ferme les paupières, regarde en oblique. Sur la frange du faisceau le canon d'un automatique de fort calibre.

— Vous menacerais-je après que vous m'avez sauvé ?

— Il arrive que la contrainte ne se puisse éviter.

Une angoisse sous-jacente frémit-elle ? Ou est-ce moi qui entends mon propre désarroi ? Une longue liane, épaisse, mouchetée, s'enroule autour du pilotis, allonge sa tête de python.

Elle est invisible à l'abri de sa protection lumineuse. Me serais-je endormi dans mon bain, absorbé par l'eau du Léthé ?

— Savez-vous manœuvrer un canot à moteur ?

— Assez mal.

Instinctive litote universitaire qui recouvre ma complète incompétence. Elle ne s'y trompe pas.

— Dans ce cas vous prendrez le Motoscafo.

En bas de l'escalier la belle coque vernie d'un canot en acajou miroite sourdement dans le cône de la torche. Pas de moteur apparent ; un gros modèle de luxe sans rapport avec le petit bolide qui m'a tiré du fleuve.

— Vous vous débrouillerez facilement ; ça se conduit comme une auto ; seule différence : au lieu de freiner vous passez en marche arrière. Vous remonterez le fleuve jusqu'à un panneau phosphorescent et vous engagerez sur un canal à votre gauche.

Suspendu dans une nuit de laque, personnage plaqué sur le paravent de Coromandel englouti avec le vaisseau qui l'importait, au cœur d'un univers sans ligne de rupture, j'attends, les deux mains dans les poches du peignoir, tenue clownesque pour se présenter dans une maison de thé devant les graves mandarins aux barbes pointues qui débattent de points de doctrine sur l'étiquette.

Le fleuve mat serpente sur le paravent. Je dois m'extirper, découvrir l'amorce du sentier qui monte vers les cimes. Elle cherche à me réduire de nouveau, embryon argileux rongé par le courant.

J'écoute la voix désincarnée :

— Vous n'avez pas le choix.

Le canon de l'automatique s'avance. Une explosion qu'étoufferait l'eau de mort, et mon cadavre basculé, dissous comme le mégot de ma cigarette. Il est vrai que le choix ne m'est pas laissé.

— Les deux phares sont assez puissants pour vous diriger sans difficulté.

Je vais accepter, fuir en aval vers une ville, abandonner le canot au premier ponton disponible.

— Soit ; je prends mes vêtements.

La voix ironise :

— Et vos papiers... pour que je ne revoie plus ni vous ni le bateau. Il n'en est pas question.

L'eau se tait.

— Au bout du canal vous amarrerez le canot, entrerez dans une villa ; on vous posera trois questions ; vous répondrez affirmativement à la première et à la troisième, négativement à l'intermédiaire. Ne confondez pas.

Plus qu'ordre, la dernière injonction était prière, rauque d'anxiété reconnue.

— Il est facile de se souvenir de l'ordre des réponses : Si, No, Si. Rappelez-vous guerre sino-japonaise, ou synopsis.

— De grâce, qui êtes-vous ?

— Celle qui prend des risques en pariant sur vous.

— Pourquoi ne pas m'accompagner ? Surtout si vous vous méfiez de moi.

— Allez, la nuit s'avance.

Impatience déplacée puisqu'elle vient à peine de tomber.

Sur la banquette, une casquette de marin, à haute coiffe bleue sommée d'une galette blanche, à visière de cuir noir. Celle de Corto Maltese. Je l'ai reconnue aussitôt. Corto Maltese, l'aventurier solitaire, impassible toujours, aux jugements impitoyables en dépit d'une sympathie humaine sous-jacente, le héros des bandes dessinées de mon enfance.

Je la regarde, fasciné, sans oser la toucher. Il me faut éviter le risque d'un retour dans le rêve, l'imaginaire où s'insinuerait la dimension refusée, et avec elle la touffeur d'un monde dont j'ai appris qu'il était falsifié, que je n'accepte plus depuis si longtemps, un monde qui ne sait que détruire.

Elle est là, à portée de main, éclairée par les étoiles ; je n'ai qu'à tendre le bras, à peine. Était-ce pour me perdre que la fille m'a sauvé ? Ou pour me dire que Corto était le vivant, et que c'était à moi, personnage de papier sans épaisseur, qu'il indiquait la voie, celle qui sait esquiver le repli dans la volonté d'indifférence aussi bien que la chaleur fiévreuse vite mortelle.

Je ne me détache plus de la casquette, tentatrice qui veut me conduire je ne sais plus où, me contraindre à franchir la barrière dressée à l'orée d'une voie que j'ai déclarée sans issue.

Tout se bouscule.

Ma main se tend, d'elle-même, je ne parviens pas à la retenir ; elle saisit la casquette, la pose sur ma tête. Le Motoscafo n'était qu'un leurre et j'ai mordu à l'hameçon. J'ai peur mais maintenant il me faut démarrer, froidement, sortir par le chenal, retrouver le courant. Avec la casquette s'est introduite la diversité, l'éclatante richesse nocturne de l'univers qui m'entoure.

Je lutte pour rester dans l'épure, ne pas me déplier et redevenir cette cible trop vulnérable, surtout pas. Il faudrait que j'enlève la casquette. Il faudrait et je ne peux pas ; cette casquette surgie des rêves d'un passé colle à mon crâne, l'entoure à sa juste mesure ; je réagis en marin qui exécute les ordres de Corto : prendre garde au courant qui va me chasser par tribord, amorcer mon virage vers l'amont et piloter, sans penser, sans penser...

Résurgences I

Le moteur ne peine pas à remonter le courant ; il évolue en puissant animal habitué aux poussées liquides, dont l'étrave coupe sans effort les blocs d'argile qui se succèdent de plus en plus rapprochés, car je ne prends garde d'éviter que les îlots branchus. Sous les deux pinceaux à longue portée le fleuve ne miroite pas, substance autonome que n'affecte aucun élément étranger ; les cabossures blanchâtres contrastent avec la planéité enténébrée, et leurs yeux ronds au bout de tentacules protoplasmiques se font livides.

Yeux dépourvus de regard renvoyés par le miroir sans pitié qui s'impose à celui-là qui s'est imposé de ne plus fixer son reflet. Était-ce en raison d'un pareil jeu de regards que Valentina s'est arrêtée dans la brume légère d'un soir d'automne sur le quai devant l'université ?

J'éprouve de la sympathie pour cette collègue de Langues Romanes, j'apprécie sa lucidité, en refusant la passion qui s'y associe. Elle s'appuie sur la crinière du lion en pierre au carrefour, persistance d'une Renaissance dont je me suis écarté. Elle s'immobilise devant moi, mince silhouette dans le trench-coat serré à la taille ; j'attends, un peu gêné par l'insistance de ces prunelles sombres qui ne lâchent pas les miennes.

— Pourquoi être devenu un zombie, Pietro ? Tu n'es plus que l'apparence d'un homme. Ton formalisme critique détruit systématiquement la vie des textes qui nous ont été légués. Tu découpes, tu classes, tu dissèques les formules de style et les schémas actanciels à la manière d'un boucher qui découpe ses côtes de bœuf, ou de mouton, ou de porc ; ce qui fut un animal n'importe plus ; tout se vaut. Plus de frissons, plus de soupirs, plus rien du tremblement de la vie. Tu introduis la mort et tu feras une belle carrière ; tu n'attendras pas longtemps ta chaire de Latin.

Je me tais, mains dans les poches de mon pardessus. Je n'ai rien à répondre. Ce serait une trop longue histoire pour ce soir

brumeux, pour n'importe quel soir... Mais le faisceau qui me perce ne frémit pas.

— Et pourtant, Pietro, au fond de tes yeux il y a...

Je ne peux pas, je ne veux pas. Je tourne les talons sans lui permettre d'achever sa phrase.

— Bonsoir Valentina.

Et pourtant il a existé, ce jour que je veux oublier, où la plannité s'est mise à gondoler. Ce café interlope pour matelots et dockers du port de Hambourg, et moi, en bleu de travail, fondu parmi les autres, à siroter mon gin, assis sur une chaise fruste devant un guéridon de bois blanc branlant. Faiblesse inexplicable d'avoir revêtu ce bleu de chauffe, d'avoir renié des années de discipline, d'avoir desserré un moment mon haubert, de m'être laissé porter par une impulsion dont je ne veux pas connaître la cause. Excentricité incongrue, dont pourtant sont parfois capables les plus austères, pour se distraire un instant, jeter afin de s'en mieux détacher un coup d'œil sur un monde qu'ils ignorent. Pardonnable après tout. Infraction qui aurait pu être silencieuse, abolie tout aussitôt.

Mais elle est entrée, avec son imperméable humide de la brume des quais, ses cheveux mouillés qui retombaient sur un visage énergique, son Leica suspendu au cou. Elle a commandé un café. L'imbécile ! énergique, il se peut, mais naïve à coup sûr ; tous ces hommes venus de partout, tannés, ridés, balafrés, s'étaient tus, tournés vers elle. Deux jeunes loubards ont commencé à la tripoter. Elle a réagi d'un geste abrupt doublé de mots cinglants. Peut-être commençait-elle à situer le lieu. Ils se sont faits plus pressants, et elle s'est laissé entraîner en direction de la sortie. Les autres ont compris aussi bien que moi, le brouhaha a repris dans la cohue enfumée. Il était évident que le bras du plus grand lui appuyait la lame de son couteau dans les reins. Je n'ai pas bougé, paupières mi-closes, plongé dans mon gin. Calculer, l'air indifférent. Ils vont passer à côté de moi. Sauter en prenant appui sur le pied gauche, une détente de la jambe droite pour dévier la lame, tordre le poignet à le casser. Pas de place pour l'hésitation ou le faux mouvement.

Concentration.

Exécution.

Le voyou s'effondre en hurlant ; l'autre, stupéfait, me laisse le temps de lui envoyer mon genou dans l'estomac, il se plie en deux et je l'estourbis d'un coup de tranche sur la nuque. Le bar est en émoi, confusion bienvenue ; ils s'empressent tous autour du blessé. Je saisis la fille par la main et l'enlève au pas de course dans la bruine qui rend les quais glissants. Je la tire sans douceur quand elle tombe sur les genoux. Première venelle à gauche, puis à droite, à gauche de nouveau. Patte d'oie.

— Filez à droite ; je reste pour vous couvrir.

J'attends dans le renforcement d'une encoignure en pierre noire. Rien. Toujours rien. Je peux repartir, regagner l'hôtel, redevenir ce que je veux être et m'en aller, vite. Elle avait du caractère, j'aurais pu l'escorter, parler, l'écouter. Non ! D'abord supprimer ce moment d'accord silencieux, de ce qui n'est plus ma vie, depuis longtemps.

Il faut que j'oublie, que s'efface le contact sur ma peau des phalanges ployées par la pression, le contact de la main, mouillée par l'humidité du quai. Je vais travailler sur le schéma lexical de ce morceau de Catulle, sans répit, jusqu'à ce que le sommeil m'assomme.

Résurgences II

Le canot remonte la coulée puissante qui emporte avec indifférence mottes de terre, branches mortes, îlots herbus, en dérive uniforme vers un futur incertain. Seul dans le Motoscafo j'enfreins la loi en fendant à contre-courant de la crue nocturne cette planéité noire où ne se reflète pas même le ciel étoilé ; seul à contrevenir à la fatalité, sur la foi d'une injonction impénétrable. En aurais-je la force sans la casquette de Corto Maltese que je sens adhérer à mes tempes ? à peine quelques sillons liquides introduisent-ils une nuance dans le dévalement homogène. Avec obstination je brave un interdit sans même savoir pourquoi ni quel sera le prix à payer. Une masse blanchâtre émerge du plan de laque noire ; trop dense pour être prise de front. Le moteur accepte le contournement et ne faiblit pas sous la poussée latérale. Le bloc entaillé de silhouettes indécises glisse en me frôlant. Ce sont aussi des spectres que charrie le fleuve.

.....

— Sergent Léopardi, en raison de votre conduite lors du dernier affrontement et sur proposition de votre capitaine, j'ai demandé votre promotion au grade de sergent-chef.

— Je vous remercie, mon commandant.

— La promotion a été accordée ; vous recevrez la notification officielle dans quelques jours.

Dans la petite pièce nue blanchie à la chaux qui lui sert de P.C. de fortune, le commandant poursuit, assis derrière une table de bois blanc. Mon capitaine, debout à droite, me regarde avec bienveillance.

— Vous pouvez d'ores et déjà examiner les détails avec votre capitaine.

Celui qu'on appelle Léopardi claque des talons, se fige au garde-à-vous.

— À vos ordres, mon commandant.

Salut. Demi-tour droite ; je m'efface devant mon capitaine ; il ouvre la porte, je remets mon képi blanc sur la tête et le suis. Le sol de latérite est brûlant.

— Je prends le commandement de la troisième compagnie, je vous emmène avec moi, Léopardi.

Silence. Je refuse d'accepter la chaleur amicale du regard qui dément le ton impersonnel.

» Vous êtes taciturne et froid, mais aussi impartial et équitable ; et vous êtes toujours le premier à prendre des risques. Je ne sais si vos hommes vous aiment, mais ils vous estiment, c'est l'essentiel. Vous opérerez directement sous mes ordres ; sélectionnez douze hommes pour former un groupe spécial. Demain matin huit heures dans mon bureau pour discuter de l'organisation.

— À vos ordres, mon capitaine ; permettez-moi de vous remercier de votre confiance.

Salut, demi-tour droite.

Le bataillon ne cesse de se déplacer de mission d'interposition en mission d'interposition pour empêcher les affrontements fratricides. Mais il y a toujours des groupes isolés qui refusent la fin des combats ; ceux-là nous prennent pour cible ; il faut bien les localiser et les réduire. Ils sont dangereux et nos effectifs fondent peu à peu. C'est la constitution d'un commando que me propose le capitaine. Sale travail mais l'autonomie qu'il implique me convient.

Suivant les instructions je m'éloigne le moins possible du mur noir de la rive à bâbord. Ce voisinage me dérange ; je devine, à proximité immédiate de l'enchevêtrement sur lequel j'ai braqué le projecteur mobile, des lianes grouillant dans la vase de leur naissance, entraînées par la vitesse de l'eau en très longs fouets étirés qui s'enrouleraient autour de l'hélice et me paralyseraient dans une nuit d'angoisse.

Je préfère le sable de la Mauritanie, les espaces sans limites, uniformes, à deux dimensions comme moi, dépourvus de la végétation épaisse qui s'entrelace au-dessus de la tête, s'embrouille dans les sentiments, refuse le tracé de l'épure à l'encre de Chine ; lieux de pénombre accidentée propices aux embuscades de toute nature.

Il faut toujours prendre garde aux tireurs imprévus.

Quand, avec mon petit commando de têtes brûlées, nous avons sauvé ces misérables otages — trois hommes sur la droite, trois sur la gauche pour prendre les forbans en feux croisés, et le reste avec moi en attaque frontale — et que j'ai reçu deux balles dans la cuisse et l'épaule, mes gars m'ont porté, presque tendrement malgré leur mutisme, pendant des kilomètres de brousse, et j'ai senti que, en moi, sourdait à nouveau l'amitié, la confiance, la chaleur. Une fois sorti de l'hôpital, je n'ai pas renouvelé

mon engagement dans la Légion ; trop de liens, trop de lianes. L'Université m'offrait le retour à l'épure, le travail acharné sur les figures de style, les structures frigides et les schémas sans épaisseur.

Cette remontée du fleuve et du temps n'en finit pas. Le brouillard aquatique condense trop d'images, brumeuses mais qui se densifient plus vite que je ne le souhaite. L'impatience d'atteindre le panneau lumineux commence à bouillonner. J'ai peur, oui j'ai peur de ce qui va venir. Les boursouflures du fleuve se font menaçantes. Leurs crevasses sont lèvres distordues en cruel sourire de sarcasme. Un éclair de chaleur fait miroiter le fleuve, noir éclatant porteur de taches blanches, et je recule la nuque en cachant de la main mes yeux éblouis.

Sous l'orage tranché d'éclairs luit l'asphalte ; d'un regard j'embrasse l'ensemble : le camion — un gros engin de vingt ou trente tonnes — arrêté à droite, les carabiniers pour régler la circulation, l'ambulance, les pompiers qui s'affairent et, coincée sous le capot, la Giulietta blanche, emboutie, disloquée, et deux formes aux visages écrasés, presque décapitées, à peine visibles dans l'amas métallique. Les carabiniers m'invitent de leurs gestes rituels à ne pas ralentir à l'excès, à ne pas me complaire au spectacle. Mes mains tremblent sur le guidon de la moto. Eux que je voulais tuer, mon idée fixe a-t-elle donc suffi pour les exécuter ? Je ne suis plus rien, confondu avec le ruissellement de la pluie. Je poursuis la route au pas le long du bas-côté. Je jette le Beretta dans un fossé inondé. Je ne crois plus que je voulais les tuer en gesticulant sur une scène d'opéra. Je ne crois plus rien, vidé de mon contenu. En les supprimant, qu'ils m'aient trahi ou non, j'ai coupé le fil qui me liait au monde des hommes et des passions. Une lucidité morne volatilise la dimension humaine : tout est faux, le rêve est escroquerie d'un imaginaire dont un éclair blanc démasque l'emballage frelaté.

Un étau d'acier comprime mon thorax. Je ne pourrai plus continuer, et, soudain, éclate la flèche phosphorescente qui m'invite à emprunter le canal apprivoisé, calme et harmonieux, comme l'avait été ma vie d'étudiant brillant qui avait déjà bien avancé sa thèse de stylistique.

La Villa

Un musée, cette noble demeure palladienne entourée de douves, où le XVI^e siècle est reconstitué avec une exactitude à mon sens excessive, en dépit de la haute qualité de tous les éléments qui, à première vue, m'ont paru d'époque. J'avancais très lentement le long du canal bordé de saules pleureurs et j'ai pu accoster sous un élégant pont de pierre en dos d'âne sans autre dommage qu'une légère éraflure sur le côté gauche de la coque. De larges marches descendaient en un dessin d'une grande pureté jusqu'à l'eau. J'ai traversé une esplanade dallée, poussé une porte à caissons encadrée de montants ornés d'atlantes, pénétré dans un vaste vestibule éclairé par deux torches plantées dans des mains de fer forgé au-dessus des lambris. Leur lueur tremblotante faisait vaciller en clair-obscur un coffre de mariage peint, des escabelles, un portrait dans le style humaniste. Je marchais sur un dallage aux entrelacs subtils. Un grand silence pesait sur la maison où tous devaient dormir et l'humidité se mêlait à la lumière dansante des torches.

Le flot dévale sensiblement plus vite que tout à l'heure. Ce n'est plus qu'une masse qui a recouvert les îles hier allongées dans son centre, ou les a arrachées de leurs bases incertaines pour les charrier jusqu'au delta où elles s'éparpilleront et se perdront dans la mer où tout s'achève ; à moins que, quelque part, un soudain affaissement ne soit la cause de cette accélération, créateur d'une dénivellation que le fleuve cherche à combler en augmentant son débit.

Je m'efforce de maintenir le régime du moteur à un nombre de tours qui permette au canot de dépasser de peu la vitesse du courant — allure nécessaire pour rester maître de ma direction — en prenant comme points de référence les mottes les plus rapides, de sorte que l'espacement entre les cloques grises me semble beaucoup plus grand, mais ce n'est qu'illusion d'un navigateur qui s'essaye à suivre leur rythme.

L'horizon s'est évanoui, vapeur d'eau qui ne se détache pas du fleuve. Ne reste que l'enchevêtrement végétal, à tribord maintenant que le sens de la marche est inversé ; encore ne puis-je observer qu'une traînée, floue sous l'effet de la vitesse, une espèce de muraille où s'esquissent par intervalles les linéaments de masques reptiliens.

D'une porte entrebâillée filtrait une lumière paille ; je suis entré. L'odeur forte d'encens et de benjoin m'a suffoqué ; elle venait de partout, de multiples brûle-parfums posés sur des crédences ou des guéridons perdus dans la pénombre, et aussi de la table où les volutes parfumées se confondaient avec les flammes de deux hautes bougies torsadées piquées sur des chandeliers de bronze à la base sculptée en animaux fantastiques. Derrière ce voile fuligineux une femme était assise, dont les traits flottaient au gré des fumées d'encens. Ses cheveux noirs tombaient sur des épaules nues ; le reste de son corps était caché par une longue robe de soie chamarrée. Par-dessus un manuscrit elle avançait ses deux mains à travers le rideau embrumé ; les doigts fins étaient chargés de bagues en or. L'évocation trop parfaite d'une époque révolue aurait dû sentir le théâtre, mais nulle fausse note n'en rompait l'harmonie.

Les meubles eux-mêmes, frappants d'authenticité, étaient dans un si parfait état de conservation qu'on les aurait crus neufs.

Je n'ai rien compris à ses questions auxquelles j'ai répondu ainsi que l'on m'avait recommandé ; à la troisième pourtant il me sembla qu'elle parlait une langue proche du toscan, mais avec une intonation si curieuse que j'avais cru à un langage étranger. Elle poussa dans ma direction sur le plateau de la longue table à pieds lyres une bourse lamée d'or et d'argent, vide ; et un étrange poignard à lame triangulaire, lumineuse, oriental je pense, et me dit de les prendre. C'était bien du toscan. Braquant sur moi des ongles pointus, elle répéta sur un ton d'horreur : « Va-t'en ! Va-t'en ! »

J'ai glissé la dague dans la ceinture du peignoir et suis parti à la hâte, fuyant la folle dont me poursuivaient les va-t'en, va-t'en ! expressifs d'une angoisse difficilement soutenable.

Le Motoscafo m'attendait dans la lumière pâle qui précède l'aurore et me fut soulagement après les fantasmes du délire nocturne.

La précipitation de la descente me ramène au présent. Il ne m'avait pas semblé dans la nuit accomplir un trajet considérable, la phosphorescence de la flèche indiquant l'entrée du canal m'ayant dévié avant même que j'aie rallié mon sinistre embarcadère initial. Et je me demande avec anxiété comment, dans cette

coulée uniforme au long de laquelle je suis entraîné, je déchiffrerai le goulet donnant accès à la maison sur pilotis déjà dépassée peut-être.

Le fleuve a répondu en me jetant à bâbord sous la poussée d'un courant oblique inattendu, si violent qu'il me faut lancer le moteur à fort régime pour ne pas m'empêtrer dans les branchages fourchus et mettre le cap sur l'aval parallèlement à l'amas que je ne saurais appeler rivage. Mais, simultanément, les conditions de navigation se bouleversent. Affecté d'une densité différente, le courant se fait très faible. J'avance au milieu de débris presque immobiles, tournant sur place avec lenteur, girations trop molles pour gêner le canot. Bien loin de suivre la cavalcade de la descente, je manœuvre à vitesse réduite, attentif aux pièges possibles cachés sous la plaque opaque ; mottes d'argile et îlots défilent au large, fluides, déformés.

Bientôt il apparaît que je suis un chenal sans danger, d'où il serait facile de s'échapper en cas d'obstacle imprévu, et je peux relâcher la pénible tension du pilotage.

Imprudence ! Un tronc, gueule ouverte, fendue à la manière de celle des caïmans, s'est avancé en sourdine afin de trancher l'étrave au-dessous de la ligne de flottaison. Un sale animal sorti du pullulement des herbes moisies entre lesquelles il trouvait sa pâture, dévoré lui-même par un grouillement de bestioles qui désagrègent par plaques l'écorce rugueuse. Le canot l'a heurté malgré un coup de volant si brutal qu'il a failli me projeter dans le courant. Sanction méritée pour avoir été complice, en le remémorant, du délire que je refuse, images chavirantes qui m'ont enrobé dans leur réseau flou.

Je vais retourner auprès de la voix à laquelle, peut-être, la grisaille du jour donnera forme, visage, et lui abandonnerai la dague comme preuve de mission accomplie — cette dague grotesquement passée dans la ceinture d'un peignoir de bain à rayures roses et mauves, trop petit, de sorte qu'il s'arrête au-dessus des genoux, en laissant bien apparents des mollets poilus. Secs ou pas, j'ai hâte de récupérer mes vêtements, une ville, la voiture, et tout rentrera dans l'ordre, l'ordre des jours plats bien ordonnés. Et je ne reverrai plus la fille du fleuve. Je ne retrouverai plus le canal intemporel dont l'eau noire m'a mené jusqu'à elle. Fini.

Les deux mains de l'arbre-colosse ont, de leurs doigts de bois minéralisé, ouvert mon sternum et en écartent lentement, avec une régularité sans haine, les bords lignifiés à leur contact, toute

hémorragie stoppée, vaisseaux internes saisis de proche en proche par la paralysie circulatoire. Les terminaisons nerveuses ont été métamorphosées en coupes de madriers, ne laissant que déroutante angoisse de déchirement écartelé par deux branches qui divergent, fortes du poids irrésistible de leurs racines. La rupture se pétrifiera au contact des mains, se coulera en bronze, cicatrice sculptée dont les lèvres ne se refermeront plus.

Le Retour

Le canot avance très doucement vers les pilotis, ralenti par la lourdeur de l'eau morte qui colle à la coque plus que par la marche arrière, presque immobilisé déjà lorsqu'il arrive à leur hauteur, lui me conduisant — appontage reconnu — plutôt que moi je ne le dirige ; et c'est sagement, sans à-coups, qu'il rejoint les pneus et s'installe, oscillant à peine à leur contact.

La porte de la grande salle vitrée est ouverte. D'un fauteuil qui me tourne le dos, face à un âtre que j'ai oublié, dépassent deux jambes croisées vêtues de jeans.

— Mission accomplie.

Je me reproche cette entrée théâtrale appuyée sur une expression toute faite quand je suis affublé de ce peignoir ridicule. Les jambes ne bougent pas et une voix claire me répond calmement :

— Était-ce une mission ?

Une voix autre que celle de la nuit.

— Du moins ai-je agi comme vous me l'aviez demandé. Je ne peux vous rapporter que deux objets.

Pas de réponse.

L'eau plombée me tire depuis les pilotis et m'appesantit. Les grands anacondas se sont réveillés aux profondeurs ; leurs replis se déroulent songeusement pour remonter en quête d'une proie à enrouler et rouler dans les fonds.

Elle s'est levée. L'anorak rouge l'isole ; capuchon rabattu, et de grosses lunettes fumées cachent ses yeux.

Les serpents aquatiques, dépliés, frôlent la surface. Il faudrait fuir si ne se glissait un engourdissement sans déplaisir. Derrière la raison se tapit, en attente tenace, l'espoir qu'elle se découvrira. Et pourtant les mots s'articulent spontanément.

— Je crains de vous importuner. Si vous me permettez de reprendre vêtements et papiers je vais repartir. Je laisserai le canot au premier appontage en aval et naturellement réglerai tous les frais de remorquage pour le retour.

Elle est sortie sur la terrasse, regarde l'eau, parle enfin :

— Avec cette ruine, cela me paraît difficile.

Le ton s'est fait ironique tandis qu'elle désigne le Motoscafo. L'éraflure s'est démesurément agrandie ; la morsure du caïman a creusé l'acajou délavé qui se fendille de toute part. L'eau, souillée d'huile, monte régulièrement. Le canot donne de la bande, il s'enfonce sur le côté ; les phares atteignent le plan mat qui ne réverbère rien, et, abandonné par ses amarres déchiquetées, il s'abîme sans tourbillon.

Nous sommes restés tous deux à considérer la dissolution accélérée du Motoscafo, mains dans les poches, et je n'ai trouvé à dire qu'une banalité :

— L'eau est très mouillante par ici.

Elle a répondu sur le même ton, celui dont on use avec qui demande « Quelle heure est-il ? Quel temps fait-il ? » :

— Très mouillante effectivement.

Après un silence j'ai repris, un peu hésitant :

— Il vous serait peut-être possible de m'accompagner dans votre hors-bord ?

Les longs serpents patrouillaient nonchalamment, invisibles sous la carapace de laque qu'ils ne gonflaient pas. La mort du Motoscafo ne m'affectait guère. Elle seule saurait piloter en évitant les évolutions ophidiennes.

— Plus tard.

Les anacondas ont plongé ; leurs têtes triangulaires fendent l'épaisseur des eaux épaisses ; ils vont s'assimiler de nouveau à l'amas de branchages pourris qui tapissent les fonds, et attendre, en rêvant de leurs yeux froids.

Une voix blanche, dont je comprends après un temps qu'elle est mienne, une voix professorale inquiète et pourtant posée, le timbre bizarre d'un zombie :

— Tout ceci est fort ennuyeux. Étant professeur à l'Université de Pise, je dois regagner mon poste dans quarante-huit heures.

Elle a quitté la terrasse et me parle, dos tourné, en approchant de l'âtre où les bûches se calcinent :

— Il peut se passer beaucoup de choses en l'espace de deux jours.

Elle ajoute un sarment, tisonne les braises ; le feu jaillit, orange, sans éclairer la lumière du petit matin qui n'a pas varié depuis mon départ de la villa palladienne ; élément étranger, il établit avec la grisaille un rapport de tension à haut voltage qui me traverse.

Les grands serpents n'ont pas daigné mouvoir le poids de leurs anneaux ; les fentes immobiles des regards négligent un

latiniste qui croyait avoir collègues, relations, maîtresse, dans une ville nommée Pise.

Les bûches flambent sur une plaque surélevée qui laisse place où s'asseoir. Elle enlève son anorak, les cheveux retombent, blonds... éclat de lumière solaire ou soleil englouti, double liquide de l'étoile de feu ? Elle s'installe près du feu, jambes croisées. Blonde...

Je rampe sur le paravent pour m'éloigner du pavillon où les mandarins aux ongles démesurément longs discutent sempiternellement de problèmes d'étiquette ; je ne suis plus des leurs. Par-delà les racines torsées qu'il faut contourner pour éviter les têtes plates qui s'y dissimulent, j'ai aperçu, très loin, sur un autre panneau, le méandre d'une eau blanchissante aux bords saupoudrés d'écume.

Je me suis affalé sur un fauteuil-sac, un de ces Zanotta qui épousent la forme du corps. Elle me détaille d'en haut ; je ne sais si le pli de ses lèvres indique moquerie ou sympathie.

— Votre dague est très curieuse.

J'avais oublié l'existence de cet objet qui m'importune et que je pose avec indifférence sur une table basse en verre fumé. Elle examine l'arme avec l'attention d'un expert.

C'est la même jeunesse mais le visage est plus émouvant, marqué des rides d'un voyage douloureux. Elle m'avait sauvé hier après-midi — comment ne m'en souviendrais-je pas ? — et les stigmates ne se conquièrent jamais en quelques heures. Elle ôte ses lunettes : les yeux sont roseaux à leur point d'intersection avec le silence aquatique.

— Tibet. Pièce remarquable par son ancienneté et sa facture. xv^e-xvi^e. C'est un poignard à écarter les ombres, réplique terrestre de l'épée des Boddishatvas ou de Vishnou.

— Je vous demande pardon ?

— Les ombres qui vous étouffent. Traduisez : les programmes de toute nature qui ont été imprimés sur vous, qui offusquent la clarté et vous confondent avec les mottes charriées par la crue.

» Ils sont redoutables, ces programmes, quand ils entrent en conflit avec vos élans refusés, ils vous poussent alors à d'étranges conduites ; fantasmes qui se densifient jusqu'à s'incarner, qui barrent le chemin du retour aux moments cruciaux et vous rejettent dans le désespoir désertique.

Je pose la bourse qu'elle considère avec le même soin que la dague.

— Joli travail. Renaissance, n'est-ce pas ?

Et même Italie du Nord. Que viennent faire ici ces détails pour connaisseurs ?

— Oui, cela va de soi.

— Rien ne va jamais de soi !

Pourquoi tant insister sur un point aussi évident ?

Je rampe et glisse sur le plan de laque ; des jungles s'interposent dans lesquelles je m'é gare, qui ne sont peut-être que touffes lancées en quelques coups de pinceau impérieux. Des charnières devront être franchies, plus glissantes plus tranchantes que l'épée du Pas Périlleux. Mes bras s'écartèlent.

— Quoi qu'il en soit, elle est vide.

— À vous de la remplir. Mais pour le moment il faut vous habiller ; un double rideau en velours de laine vous fera une djel-laba très convenable. Et vous avez besoin de dormir.

Elle me tend un verre d'eau où elle a versé quelques gouttes d'un flacon en cristal taillé, d'un jaune translucide.

La Troisième Dimension

J'ai dormi comme une masse. Je ne sais pas même si j'ai rêvé. En me levant une muraille élastique infranchissable me séparait de Pise. Je ne me suis pas reconnu dans la glace, pas seulement à cause de la barbe hirsute qui me recouvrait le visage. Les joues étaient plus maigres et le regard... Les yeux voyaient autrement, avec une lueur neuve que je ne me connaissais pas.

— J'ai l'impression d'avoir dormi pendant des jours.

— Buvez ce café. Il achèvera de vous réveiller. Et parlez-moi donc un peu de vous, de vos amis.

Mes amis ? Je ne discerne qu'une brume vague. Quelques relations proches avec qui converser sur le métier, la politique, les connaissances communes. Un seul émerge, de ma jeunesse étudiante, disparu depuis longtemps.

— Et vos amours ?

La pénombre s'épaissit. Des silhouettes indistinctes, une femme que j'ai peut-être cru aimer, et puis une maîtresse décorative.

— En somme tout ce qu'il fallait pour une carrière brillante et rapide. Ne vous séparez pas de la dague tibétaine.

Je me sens très las. J'articule péniblement les paroles obligées :

— En tout cas il me faut retourner là-bas.

Elle allume une cigarette et, calmement :

— Possible, mais pour eux tous, vous êtes mort.

Suis-je réellement stupéfait ou est-ce désir d'en donner l'illusion ?

— On a retrouvé votre corps, avec vos vêtements, vos papiers, vos clés.

— Comment le savez-vous ?

— Les riverains sont au courant de tout.

Je tente de protester, sans conviction :

— Mais le visage...

— Encore faudrait-il qu'il soit identifiable.

L'absence du sentiment de l'absurde se prolonge au cœur d'un vide que je sens être moi. Ce n'est que par habitude que j'interroge :

— Mais pourquoi ?

Elle hausse à peine les épaules.

— La vie est un jeu de poupées emboîtées. Il est des gens pour qui faire disparaître un cadavre sous une fausse identité est utile. Ils ont profité d'une occasion favorable.

En dépit de mon indifférence je poursuis sur ma lancée :

— Vous pourrez témoigner que je suis vivant.

Elle ne bronche pas, me fixe longuement.

— Ne comptez pas sur moi. Cette affaire n'est pas de mon ressort. Ah ! je préfère vous prévenir, inutile de recourir à une identification scientifique ; vous finiriez dans un asile d'aliénés. D'ailleurs vous pouvez aller vérifier sur place.

Le poids granitique de l'évidence s'impose.

— Alors clochard ?

— Vous raisonnez encore comme naguère : intégré ou exclus. Il vous faudra apprendre.

Les grandes lianes s'entortillent dans les fonds inaccessibles des bras morts. Elle est sortie avec la cafetière. Les anacondas se déploient lentement. Je me lève en criant :

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Inutile de hurler. C'est sans importance. Le temps est une matière malléable, vous devriez au moins le soupçonner. Le ressac du passé vous saisit comme fétu et enveloppe insidieusement dans le filet du rétiaire ce que vous voulez nommer refus ou, au contraire, nostalgie. Il faut savoir maîtriser le temps, remonter plus haut en amont.

Il est vrai que le temps ne signifie plus rien. Plongé dans cet uniforme brouillard cristallin il s'évanouit autant que l'espace. D'ailleurs je ne ressens plus le désir de retrouver la succession apparente des jours passés, figés en fait dans l'inchangé.

J'ouvre le couvercle de la boîte en argent ciselé sur la table basse et en sors un cigarillo. Je la regarde. Une impression ignorée, ou seulement oubliée, se propage : un sentiment de bien-être contre lequel je n'éprouve plus le besoin de me calfeutrer. Les pétales de la fleur se desserrent, prémices à leur déploiement.

— J'ai perdu la troisième dimension.

— Dans quelles circonstances ?

Le ton est intéressé, amical mais neutre, sans recherche de séduction. D'ailleurs il ne s'agit plus de moi si je raconte ce bon jeune homme, grandi dans une famille protectrice de riches propriétaires terriens, assez fiers d'avoir un fils intellectuellement doué pour lui payer un appartement à Florence, tout proche de l'Université. La banalité de cette histoire d'un romantisme

suranné m'ennuie un peu mais elle m'écoute avec attention. Il était amoureux, d'une jeune fille, qu'il épouserait bien sûr, et avait un ami fidèle. Quand on lui a révélé, précisions à l'appui, que Luigi et Lucinda couchaient ensemble, l'étudiant gentiment conformiste a compris qu'il était leur pigeon et, de plus, qu'on exploitait sa naïveté en se servant de lui comme transitaire pour un trafic de drogue. La rage l'a empoigné, personnage d'opéra ignorant du ridicule, qui chante sa fureur sur scène, trop myope pour s'apercevoir qu'il se débat dans une situation comique à force d'être éculée. Il a pris dans un tiroir le Beretta de son père et a foncé à leur recherche sur sa moto.

Tout, tout était faux, le monde était faux, il avait vécu dans un mirage d'amour, d'amitié, de confiance. Sous la violence du choc, la troisième dimension avait explosé. Glacé, il ne s'était pas suicidé. Deux dimensions, soit ! mais le public faisait défaut pour aller jusqu'au bout de l'opéra du XIX^e. L'action, l'action pure qui abolirait tout ce qui ressemble à cette imposture qu'on veut nommer sentiment. Il avait roulé jusqu'à Marseille et contracté un engagement de cinq ans dans la Légion étrangère sous le nom de Léopardi, ultime concession à un romantisme amer, renforcée par une lettre hautement mélodramatique à sa famille.

Tout cela est passablement risible mais elle m'a écouté attentivement, sans se moquer. Elle allume posément une cigarette, tire quelques bouffées en me regardant avec une ironie bienveillante.

— Il vous aura fallu longtemps et le concours des énergies primordiales pour commencer à saisir que le temps est un élément fluide et hétérogène. L'éclair blanc a pulvérisé l'enveloppe élimée qui cachait un château de cartes depuis que vous avez quitté Corto Maltese, enserré dans votre cocon d'affectivité fallacieuse, où un miroir trompeur vous renvoyait votre image à aimer. Vous avez eu la chance que le miroir explose et vous projette dans le désert où vous avez, malgré vous, côtoyé les puissances originelles. Mais ensuite il vous a fallu faire un détour par la quatrième dimension.

Était-ce donc la quatrième dimension cette immersion dans le fleuve et cette remontée à contre-courant jusqu'à la villa palladienne ? Ma cuirasse s'est délacée, je contemple sans trouble mon interlocutrice. Nous nous connaissons depuis si longtemps, me semble-t-il, qu'il n'est pas de trahison à redouter. Elle n'est pas mon rêve ; elle est elle-même qui n'est pas moi bien que se soit dissoute la paroi impalpable de la séparation. Avec elle j'apprends à vivre ce qui sera, peut-être, une vie d'homme.

L'amitié sans concession de ses yeux me plaît. Toujours ironique elle interroge :

— Vous avez donc le pouvoir de tuer à distance, par simple intention ? Félicitations ! Ce n'est pas si courant.

Je crois avoir rougi.

— Naturellement pas. Il y a plus d'une Giulietta blanche en Italie. Ils étaient partis faire un tour dans le Sud. Je l'ai appris bien des années plus tard.

Elle éclate de rire.

Son rire se casse brutalement, sans harmoniques ni prolongement. En silence elle se lève, s'avance sur la terrasse, soulève une bassine en bois, descend quelques marches, plonge le récipient qu'elle remplit à moitié dans l'eau dormante couverte de lenticules, d'algues, de brindilles, et le pose sur les lattes du plancher. Je l'ai regardée se mouvoir avec la gravité et le calme solennel qui siéent à un rituel. J'attends, sans comprendre, de nouveau spectateur d'une scène dont la signification m'échappe, Perceval hébété devant l'énigmatique porteuse du Graal.

Elle me fait signe d'approcher, de m'agenouiller devant le récipient et sa main sur ma nuque impose de fixer la confusion de ce magma à peine liquide.

Je me penche, regarde et ne vois qu'une accumulation horizontale informe, insignifiante.

— Regarde ta vie.

La voix calmement impérative m'attache à la surface boueuse. Mes yeux se brouillent à contempler sans ciller ce cercle énigmatique qui ne me renvoie pas même mon reflet. Mais, peu à peu, au centre s'agglutine une mousse verdâtre ; elle se met à évoquer un visage poupin vaguement émergé d'un enchevêtrement d'algues, de fragments de roseaux, de bouts de racines, presque confondu avec eux. Au-delà, d'autres débris moussus dérivent doucement jusqu'à composer la forme indéfinie d'une haute casquette dont le triangle noir d'une feuille imbibée d'eau esquisse la visière.

Déjà cette éphémère organisation se dissout et l'entrelacement ligoteur absorbe dans sa résille le masque poupin au regard creux. Et moi, je suis là, fasciné, incapable de faire glisser de côté des prunelles qui collent au semblant de visage que je saisis soudain être mon reflet. Un frémissement infime de l'air modifie l'informe étalé sous moi, en moi, unité à la liquidité confuse.

Les lichens se sont écartés vers les bords ne laissant traîner qu'extrémités d'algues verdâtres qui se regroupent autour du reflet central en deux personnages serpentiformes aux queues végétales épanouies, évocations des frises de grotesques hybrides chères aux maniéristes. Leurs torses inclinent de part et d'autre des linéaments de profils qui encerclent le rond central, inchangé dans sa morne stupeur... en prennent possession.

Et voici qu'eux-mêmes se défont ; tout se défait, le substrat liquide demeure seul, plan opaque d'eau morte dépouillée de tout ce qui l'encombrait, vide plus inquiétant encore que l'inex-

tricable fouillis du début. La voix sans origine circule autour de mon crâne :

— Tu n’as jamais eu de troisième dimension, la casquette de mousse n’était qu’un rêve trop tôt disparu.

Quelques brindilles rectilignes se détachent, composent des figures géométriques anguleuses, froidement précises, qui soulignent et ponctuent le vide.

Mais un nouveau frémissement de l’air rameute les vibrions épars, branchettes, algues, lenticules, bulles de vase argileuse, engloutit tout, et même l’image centrale du benêt, dans un tourbillon qui s’accélère pour l’emporter...

Les doigts d’acier m’arrachent, me relèvent, rattachant ma nuque à l’épine dorsale pour me remettre vertical, titubant, regard flou.

— Pourquoi m’avoir tiré du tourbillon final ?

Ma voix me parvient de très loin, encore reconnaissable pourtant.

— Pour que tu gravisses la montagne de cornaline.

Je chancelle jusqu’au canapé sur lequel je m’effondre, flasque, épuisé dans la moelle de mes os...

La durée se liquéfie. Elle me raconte la geste des gens du fleuve, leurs passions, leurs jalousies, leurs vengeances. De moi je n’ai rien à dire, sinon quelques images éparses de la Légion et du désert. J’ai tenté de lui parler des Latins : je me suis aperçu y avoir peu de relations dignes d’être évoquées ; d’amis, aucun. La durée s’écoule au rythme des fleurs de nénuphars, aquatique et végétale.

Elle est là, toute proche, à demi allongée sur le divan, avec une élégance ignorante des aspérités ; courbe accueillante d’une anse à l’écart du tumulte, comme le sont les berges qui ceinturent le plan d’eau à nos pieds. Pourquoi ne pas me mouler contre ces arrondis, pénétrer pour m’y fondre les replis vulvaires de la nymphe, dévoilés naguère en promesses ?

Elle me répond par un éclair ironique dans les yeux, que redouble le ton de la voix :

— Nous sommes ici en dehors du temps, et vous souhaiteriez retomber dans la banalité du quotidien. Il y a un siècle les choses eussent été différentes, nous aurions pu franchir un interdit en quête d’une découverte. Trop tard ! On peut le regretter, mais nos actions dépendent de la tonalité de l’époque. Je n’ai pas de goût pour les « passages obligés » dans la littérature ou dans la vie.

L’arrêt sans appel m’apporte curieusement une forme de soulagement. Il est vrai que je recommençais à obéir au programme

imposé qui aurait rompu l'enchantement.

Un sourire de déesse archaïque, un sourire indéchiffrable plisse ses lèvres.

Illusion renouvelée quand je croyais l'arrêt définitif. Le définitif n'existe pas plus que le contradictoire au royaume du fleuve, et le mirage d'une stabilité se déploie seulement pour déconcerter davantage encore le profane aventuré en ces lieux et le faire chanceler. La nuit ses mains me réveillent, je me frotte contre ses cuisses, son ventre à la peau d'une finesse exquise enveloppant des muscles durs. Elle m'enfoncé en elle avec une exultation sauvage qui multiplie ma sensibilité, aiguisée à un point jusqu'alors ignoré. J'ai appris ce que signifiait râler de volupté sans se diluer. Mais dans la clarté du jour nulle allusion ne rappelle les dionysies nocturnes.

Un matin, sans raisons, après m'avoir fixé intensément, elle a dit avec la lenteur réfléchie de qui établit un diagnostic :

— Il est d'autres dimensions que l'eau dont vous ne vous êtes jamais vraiment désimbibé. Merlin doit s'associer avec Blaise le Loup. Le roc et les arbres vous aideront.

Paroles énigmatiques et sans appel de la Sibylle.

Au réveil l'écharde, enfoncée depuis la veille dans mon talon, m'était douloureuse. Ses parfums et onguents, pulvérulents ou liquides, dormaient. Depuis l'eau plate montaient les osiers.

« *Ce cadavre que tu plantas l'année dernière est-il déjà en boutons ? Va-t-il fleurir cette année ?* »

Les pétarades d'un moteur m'ont interrompu.

Ma course jusqu'à la terrasse, trop lente, m'a seulement permis d'entrevoir les cheveux blonds penchés sur le pare-brise du hors-bord qui prenait son virage rouge à pleine vitesse dans le goulet où miroitaient les jeunes feuilles.

C'est donc vrai ! Me voilà comme Philoctète ! Abandonné sur un rocher inconnu parce que j'ai mal au pied.

Cornalino

Carlotta conduit à grande allure son Alfa Romeo sur l'autostrade ; la capote baissée nous interdit toute conversation ; mon rôle se borne à lui allumer cigarette sur cigarette et à les lui glisser entre les lèvres. Elle trouve mon accoutrement de plombier très drôle, prometteur d'un brillant succès dans son cercle de mondains gauchisants. J'essaie d'imaginer la situation et de la trouver divertissante... sans résultat. J'ignore qui est cette jolie brune, apparemment très lancée ; d'ailleurs je m'en moque. M'importe davantage qu'elle jouisse d'un égal accès aux franges de l'autre monde, énigmatique agent double, mais je refuse de réfléchir. Je m'emploie à parer les coups.

Elle a stoppé son canot à coque plastique, modèle d'avant-garde, au pied de l'escalier. D'avant-garde elle aussi dans ses pantalons d'un bleu roi agressif et son chandail jaune citron, elle s'est adossée à la rambarde et a entamé avec désinvolture un bavardage de vieilles relations :

— Je viens vous sortir de là avant que les eaux ne se retirent ; dans quinze jours vous seriez complètement envasé, ravagé par les moustiques et les paupières gonflées d'avoir trop pleuré sous l'effet du venin.

Cette image boursouflée qu'elle me renvoyait de moi-même l'a beaucoup amusée ; elle est partie d'un éclat de rire si apprêté qu'il m'a fortement agacé. Elle s'est tamponné les yeux avec un vaste mouchoir de paysan, à gros carreaux, de ceux qu'on ne trouve plus que dans les boutiques romaines de grand luxe. Je n'ai pas songé à lui demander qui l'envoyait. L'exaspération montait.

— Ce serait dommage ; vous êtes trop marrant avec votre burnous et votre barbe.

Quand je lui ai tourné le dos elle m'a rappelé :

— Quel anachorète ! Ne vous fâchez donc pas. Il n'y a rien à boire ici ?

Non, il n'y avait plus rien à boire. J'avais fini les dernières bouteilles en me cuisant tout seul. Les grands ancêtres, remontés encore une fois des profondeurs, et la fille du fleuve avec eux,

m'avaient interdit de les trahir en me jetant sur la dague.

— Dans ce cas je vous emmène.

Elle voulait m'habiller ; j'ai choisi un bleu de travail, une boîte à outils et une casquette de toile. Barbu comme je le suis devenu, nul ne risque de me reconnaître. Même pour ma concierge le plombier est un inconnu.

— Vous aviez travaillé pour ce pauvre Monsieur le Professeur du premier ? Il est mort le pauvre.

Elle essuie quelques larmes pour la décence.

— Comment cela ?

— Il s'est noyé dans le Pô, emporté par la crue. Et, savez-vous, on a retrouvé son corps...

Un temps d'arrêt. Elle est pleine d'horreur ravie. Je n'avais jamais apprécié le talent théâtral de ma concierge à sa juste valeur.

» ... tout mangé par les poissons, il était méconnaissable.

Son visage replet ruisselle de tragédie.

— Imaginez, il n'avait plus d'yeux ! Comme dans les films d'épouvante. Vous avez vu le dernier Dracula ?

— Je vais peu au cinéma.

Elle est déçue ; tant pis ! Je ne vais pas jouer le guignol sur ma propre mort.

— Moi j'accompagne souvent l'aîné de mes petits-fils. On a su que c'était lui parce qu'il portait tous ses papiers dans sa poche. Et puis, il y avait sa voiture, une belle Lancia neuve, qu'il avait laissée sur la berge. Alors les paysans se sont demandé ce que faisait cette voiture abandonnée, et ils ont prévenu les carabinieri. Il portait sur lui les clés de la voiture. Pauvre Monsieur le Professeur. Il était si content de sa nouvelle auto.

Nouvelles larmes.

En effet, je me souviens vaguement d'un bonhomme qui avait acheté une Lancia havane pour plaire à sa maîtresse. Pas très intéressant cet individu. Son appartement a été vendu par les héritiers ; son compte en banque est totalement asséché. Sa maîtresse l'a aussitôt remplacé, ainsi que m'en assure un coup de téléphone, ce qui me réjouit d'inexplicable façon.

La chaire de Latin est occupée par l'imbécile prévu, qui n'a jamais rien compris aux élégiaques ; moi non plus, je le sais à présent. Quoi qu'il en soit, je ne peux plus me présenter à l'Université et ne le désire pas. Qui croirait aux faits, en admettant même que je produise un témoin, supposition à exclure ?

Je déambule dans les rues de Pise, ma boîte à outils en bandoulière, plombier ectoplasmique transparent au tintamarre de la circulation.

Carlotta m'a donné cinq cent mille lires et son numéro de téléphone à Florence.

— Pronto ! Oui, c'est moi, Carlotta. Vous avez de la chance de me trouver, mon cher plombier. Je pars pour Rome. Venez donc me rejoindre. Voici l'adresse... Ciao !

Je déambule dans les rues de Pise, ma boîte à outils en bandoulière, vers la gare, plombier nouveau style, barbu, cheveux longs, qui oublie de respecter les feux rouges.

— Ce retour à Pise s'est bien passé ?

Un immense living-room qui domine le parc ; canapés et fauteuils en cuir blanc. La mode revient au style des années vingt.

— Je n'ai pas reconnu la ville.

Elle nous verse un second verre de whisky.

— Sec, merci.

— Après tout, elle a peut-être changé.

Pour la première fois elle parle gravement, et cela quand elle profère une sottise. J'aime mieux plaisanter.

— Peu probable ; la Tour est encore debout.

Sa combinaison d'un vert électrique est copiée sur mon bleu de travail.

— On vient de créer un poste de surintendant pour un parc national au cœur des montagnes du Trentin. Une bonne sinécure, quelque peu érémitique bien sûr, en pleine forêt, dans un patelin perdu dont vous n'avez jamais entendu parler, Cornalino.

Naturellement ! Pourquoi montrer de la surprise ? Je préfère m'évader dans un mauvais jeu sur les mots :

— En effet, je ne connais que Borsalino.

Cette platitude ne la fait pas sourire, mais, au lieu d'être agacée, elle l'envisage avec un sérieux qui me déconcerte.

— Borsalino, Cornalino. La différence n'est pas considérable. Après tout, l'essentiel demeure ce qu'on choisit de se mettre sur le crâne. Vous en savez quelque chose.

Mystérieuse Pythie sous son masque de cover-girl. Je n'insiste pas.

— Je n'ai plus de papiers.

— Il m'est facile de vous en procurer.

Je bois mon whisky.

» ... qu'allez-vous faire ?

Je hausse les épaules ; elle sait très bien que, dans le creux de la vague, il n'est plus d'intentions, rien que l'attente du moment où les points lumineux se regrouperont assez pour donner son élan à une lame qui permette de repartir.

» ... comme vous voudrez ; attendez-moi un instant.

Dans le centre, par ce beau soleil, les terrasses des cafés sont bondées ; une vie chaude ; fraternelle peut-être aux moments de grâce ; l'odeur de la vie pulsante ; je la respire avec sympathie, mais trop tard.

— Que désirez-vous retrouver ?

Elle crie dans le vent. Le revêtement de l'autostrade s'absorbe à vitesse accélérée.

Je la regarde avec un sourire que j'aurais voulu ironique mais qui doit n'être que grinçant.

Elle double en maugréant une Lancia havane qui lambine, se rabat sur la droite.

— Vous avez compris que le temps de remonter le courant était passé et qu'était venu celui d'improviser. Tant mieux pour vous ; cela vous laisse une chance.

Je n'ai pas envie de me composer le visage sarcastiquement désespéré qui conviendrait pourtant à mon rôle. L'entretien avec ma concierge a dû me guérir du théâtre opératique.

— Je vous dépose ici.

Une jungle touffue, des marigots, des lianes aux larges feuilles qui relient les arbres. Une verdure étouffante.

» ... au bout du sentier vous atteindrez un appontement. Retour au point de départ, à première vue. Good luck. Ciao !

Je suis assis, jambes pendantes, au-dessus de la grande plaque mouvante. Le fleuve ne charrie que des mottes de petite dimension, pointillements d'apparence inoffensive sur l'eau noire, épaisse.

J'attends, tête vide, le vertige qui viendra.

Loin en amont, une tache rouge dont je ne sais si elle est reflet du soleil couchant ou hors-bord de course... qui ne me tendra plus de filin ; évidence qui soudain rassemble les éclats dispersés.

J'ai senti l'ombre dans mon dos. Il est là, visage rond, banal, à l'entrée de l'appontement, des mains énormes.

Je me suis levé tranquillement, n'ai pas même sorti la dague. Sans me presser, j'ai marché vers l'orée du chemin. Il a baissé les bras, me laissant le passage libre. En le croisant je lui ai dit « Bonjour » avec amabilité. Il a bredouillé je ne sais quoi. Je ne me suis pas retourné et, à enjambées régulières, j'ai gagné la digue.

— Allô, Carlotta ?

— Félicitations ! Vous êtes plus coriace que je ne croyais.

— Tout le monde peut se tromper ; moi le premier. Le poste est toujours libre ?

— Il l'est. Je vous rejoindrai à Bolsano, avec votre nomination, dans quarante-huit heures. Hall de l'Alitalia, avion de dix-neuf heures. Ciao !

Je suis allé boire un Campari dans la salle de café avec un groupe de maçons.

ARCHIBALD

Les Rives du Fleuve

Archibald de Villa, professeur d'Histoire des Religions à l'Université de Bologne, découpa soigneusement l'entrefilet du *Corriere della Sera* qu'il avait encadré de rouge, alluma une cigarette, quitta son bureau pour s'étaler dans un fauteuil et relut attentivement le texte : « La police recherche un homme de grande taille qui aurait pu être témoin de la noyade de plusieurs infortunés lors de la crue du Pô l'été dernier. Une rumeur persistante parmi les riverains fait état d'un bûcheron itinérant à l'identité incertaine dont la présence coïnciderait avec les dates de ces accidents. »

Archibald réfléchissait à voix haute :

« Trop vague tout cela, trop imprécis, trop de conditionnels. La police intervient probablement par acquit de conscience, sans y croire, par crainte d'être accusée de négligence. Je doute fort que les carabiniers retrouvent jamais ce personnage fantomatique, dont le rôle dans ces affaires n'est même pas précisé. En revanche il pourrait bien s'agir de la résurgence d'une très ancienne légende, qui relie le thème du bûcheron à celui de l'élément aquatique. Quelque chose qui aurait peut-être des rapports avec Merlin et le fonds celtique. »

Il se tut un moment, songeur. Les images des romans médiévaux surgissaient en bribes qui coloraient sa réflexion rêveuse. Finalement il conclut avec une énergie voulue : « Le mieux serait d'aller enquêter sur place. Cette histoire ferait un bon sujet d'article, plus folklorique que religieux sans doute, mais très publiable. »

Non, je ne peux pas continuer en usant de la troisième personne. Cette tentative pour prendre de la distance avec moi-même, me débarrasser d'un inexplicable sentiment de perplexité, ne fonctionne pas ; je ne possède pas les facultés de détachement de César. C'est pourtant bien ainsi que mon périple a démarré. J'étais d'abord poussé par l'intérêt intellectuel du chercheur en quête d'un exemple de l'inertie des mentalités, qui fait renaître à la fin du xx^e siècle des fantasmes médiévaux au sein d'une popula-

tion rurale, dispersée le long d'un fleuve. Je ne risquais rien : une balade sur les rives du Pô ne peut qu'être agréable, mais j'étais quand même quelque peu gêné de partir ainsi sur le coup d'une intuition subite et solitaire, impulsion émotive plus que raisonnée, déplacée chez un universitaire. Il serait bon, ai-je tout de suite pensé, d'en parler à Carlotta qui connaît le fleuve ; elle est dotée d'un sens aigu, presque médiumnique, des choses.

J'aime beaucoup Carlotta. Elle avait épousé, très jeune, un honorable collègue mais s'est vite aperçue qu'elle n'était pas faite pour le milieu universitaire. Cette brune ravissante, cultivée de surcroît, n'a eu aucun mal à se reconvertir dans la profession aussi noble que lucrative, de call-girl, de grand luxe bien sûr. Elle jouit désormais de revenus très confortables et partage son temps et ses riches amants entre Rome, Florence et Bologne. Le succès ne lui a pas tourné la tête et elle n'a pas oublié son vieux copain Archibald à qui elle permet, belle générosité, d'user gratuitement de ses charmes. J'avais de la chance ; elle était à Bologne et m'a invité à prendre un café chez elle.

Je dois avouer que, en la voyant dans son kimono de soie bleue, mes préoccupations universitaires sont passées au second plan (hélas ! je suis homme avant que d'être professeur ou chercheur) et que j'ai pris le temps, à loisir, de profiter de « l'amitié de ses cuisses », comme il est dit dans les anciens récits du Caucase. Après quoi je l'ai entretenue de mon affaire dans son salon où d'excellentes toiles contemporaines jettent de violents éclats de couleur. Elle m'a écouté attentivement et pris fort au sérieux.

— Je suis sûre que tu as raison, a-t-elle conclu quand j'eus terminé, il faut que tu investigues plus avant. Tout cela est très brumeux. Je vais voir ce qu'en pense la police.

Les amants de Carlotta ont le bras long et elle obtient d'autant plus aisément les renseignements qu'elle désire que sa discrétion est exemplaire. Dès le lendemain elle a confirmé par téléphone mes premières impressions concernant le scepticisme de la police, ce qui ne me surprit pas et acheva de me décider.

Je me sentais quand même mal à l'aise. Il m'avait été facile de prévoir la réaction de Carlotta, étant donné son goût pour les affaires mystérieuses, de sorte que j'avais cherché auprès d'elle un soutien acquis d'avance au lieu de la discussion rationnellement étayée sur laquelle doit s'appuyer tout chercheur sérieux.

Tant pis ! Je me suis muni d'une carte à grande échelle de la basse vallée du Pô. La crue de l'année dernière avait été particulièrement forte ; on avait déploré plusieurs accidents, dont celui d'un collègue latiniste de Pise. Je me souvenais vaguement du lieu de sa noyade et — solidarité universitaire oblige (*sic*) — j'ai commencé mon enquête dans ces parages.

C'était un regard nouveau que celui du professeur sur l'entremêlement végétal des rives du fleuve ; un sentier de terre défoncé, bordé par un impénétrable enchevêtrement d'arbustes et de plantes aux larges feuilles, conduisait à un embarcadère en bois. De l'ensemble se dégageait une humidité moite, étouffante. Le professeur y retrouvait la crainte médiévale de l'exubérante prolifération de la nature livrée à elle-même, et il se reprocha de trop s'isoler dans les bibliothèques ; l'abstraction de la pensée philosophico-théologique tendait à éliminer le substrat organique qui avait contribué à son élaboration. De ce fouillis étranger à l'homme, hostile même, sourdait la présence de créatures fantastiques. Les lianes qui s'enroulaient autour des troncs et encerclaient les buissons, semblaient animées d'une vie serpentiforme prête à piéger l'imprudent qui s'y serait aventuré.

Par-delà une légère dépression c'était l'embarcadère en madriers et planches grossièrement équarries, et le fleuve qui s'étalait, large, calme et puissant, bordé sur l'autre rive par une jungle touffue. La crue s'annonçait, quelques touffes dérivaiement avec le courant. « Je conçois qu'on ait divinisé cette masse silencieuse », songea le professeur.

Mais, assis jambes pendantes, il y avait un gamin en train de pêcher à la ligne ; un gamin qui portait des jeans délavés, un t-shirt aux couleurs de la Juventus de Turin et sur le crâne un serre-tête à oreillettes pour écouter son walkman. Il aurait pu aussi bien être californien, français... de n'importe où. Sa présence détruisait la magie que suscitaient l'énormité du fleuve et la vitalité chtonienne de la végétation. Chercher la résurgence d'un monde ensorcelé était entreprise vaine. Coca-Cola et le football occupaient dorénavant le devant de la scène.

J'ai quand même engagé la conversation avec le gosse. Il n'était pas très content de sa pêche. « Mauvaise saison, m'expliqua-t-il. Quand le Pô commence à gonfler, les poissons se cachent et ça mord mal. » Il avait l'esprit vif pour un garçon de son âge et nous avons bavardé. Finalement, sous le sceau du secret, il m'a fait une confidence. Il partait à la pêche quand il a vu un colosse qui barrait le chemin et, plus loin, un homme qui se débattait sur la plate-forme que les eaux commençaient à recouvrir. Tapi dans les broussailles, il avait tout observé sans y rien comprendre. Le « catcheur », comme il l'appelait, ne bougeait pas tandis que l'autre avait l'air de danser les pieds dans l'eau. Quand je lui ai demandé s'il y avait eu violence, tentative de lutte, il m'affirma que rien ne s'était passé. Le catcheur n'était ni menaçant ni secourable. Quant à lui il était trop petit pour intervenir.

Et voilà ! Ma belle hypothèse achevait de s'effondrer. Le colosse n'était pas un produit de l'imaginaire mythique charrié par une crue exceptionnelle mais un simple d'esprit qui regardait

sans savoir quoi faire un suicidaire se laisser emporter par le courant, et dont l'allure quelque peu hébétée avait sans doute attiré l'attention des riverains. « L'autre n'appelait même pas au secours », me précisa le gamin, qui n'avait rien raconté parce qu'on l'aurait traité de menteur et gratifié d'une paire de taloches.

Désappointé, oui, je l'étais ; sans excès néanmoins. Combien de fois arrive-t-il à un chercheur, dans tous les domaines, de partir sur une intuition subite — et se retrouver au fond d'une impasse ? Il faut en passer par là pour tomber parfois sur une piste fructueuse. J'en pris donc mon parti et profitai de l'occasion pour me promener un peu sur les bosselures de ce qui fut chemin de halage.

Je n'avais quand même pas perdu mon temps puisque je découvrais ces lieux ignorés des circuits touristiques, cette région si proche et si éloignée de Bologne, pleine d'une vie tumultueuse et cachée. À ma droite la barrière de végétation luxuriante encore indomptée, parcourue de frôlements invisibles, compacité multiple où le regard se perdait tôt dans l'opacité des broussailles et du sous-bois, foisonnement qui évoquait celui des redoutables forêts tropicales ou équatoriales que je ne connaissais que par Conrad, où la menace des tigres et des génies se dissimule derrière chaque fourré. Sur ma gauche, le fleuve qui s'étendait, courant irrésistible et impavide, creusé çà et là de tourbillons prodromes d'engloutissement. Et, très loin, les chandelles des plantations de peupliers à demi noyées dans l'horizon bleuté. C'était un monde très ancien, mais nouveau pour moi, que j'explorais et qui, peu à peu, m'enveloppait de son charme.

Je marchais en rêvassant quand soudain, au débouché d'une sente, je vis un vieux paysan assis sur une souche à contempler le fleuve. Le chien-loup allongé à son côté dressa la tête en grognant et l'homme se tourna dans ma direction. Lui au moins n'avait pas été touché par l'américanisation et faisait corps avec la terre, les végétaux et le fleuve. Couvert d'un vieux manteau de drap tout déchiré, il portait de hautes jambières. Le visage de vieillard, tanné, ridé, aux cheveux emmêlés et à la longue barbe grise me regardait avec une suspicion bienveillante ; je remarquai surtout ses oreilles velues et décollées, et sa bouche fendue comme celle d'un loup. Il ne bougeait pas. Je le saluai et nous échangeâmes quelques mots sur le temps. Après une série de phrases banales, j'en vins à lui parler de ce qui m'amenait ici. Ses yeux se plissèrent ironiquement, puis il commenta :

— Je suis un vieil homme et j'ai entendu bien des fables. Vous êtes sans doute de la police ; si vous vous mettez à croire toutes les balivernes qu'on colporte vous n'en aurez jamais fini et vous

n'aurez plus le temps de vous occuper des vraies fripouilles.

— Mais un gamin m'a affirmé qu'il avait vu un colosse sur les lieux d'une noyade.

Le vieux me lança un regard de commisération en se penchant vers moi. Il était voûté et même un peu bossu.

— Les gosses racontent n'importe quoi pour se rendre intéressants. Il a vu un vagabond qui traînait par là et peut-être un pauvre homme emporté par la crue ; alors il a fabriqué un roman où il mélangeait le tout. Il a ressorti sa belle histoire à ses petits copains, et voilà comment est née la rumeur. Croyez-moi, si vous prenez au sérieux ces contes de bonnes femmes, vous finirez par vous imaginer que je suis Merlin l'Enchanteur.

Et là-dessus il éclata d'un rire de jeune homme en exhibant une rangée de dents ivoirines surprenantes chez un homme de cet âge. Reprenant son sérieux, il ajouta :

— Mais puisque vous vous intéressez aux paysans d'ici, il y a quelqu'un qui pourrait vous renseigner mieux que moi, une jeune signorina qui aime bien parler avec nous autres. Elle vient souvent dans son chalet, au milieu d'un bras mort juste en face ; elle doit y être en ce moment puisque, tout à l'heure, j'ai vu passer son canot rouge. Vous trouverez bien un pêcheur pour vous conduire en barque.

J'ai remercié le vieux paysan et suis retourné jusqu'à ma voiture ; j'ai traversé le pont en amont et, après plusieurs essais infructueux, j'ai fini par découvrir l'anse que le bonhomme m'avait signalée. Au milieu d'un lac immobile, couvert de lentilles et de feuilles de nénuphars, se dressait un chalet sur pilotis où était amarré un hors-bord de course d'un rouge éclatant.

Sur le rivage un homme courtaud et trapu pourvu d'une moustache abondante, pliait ses filets. Oui, c'est bien là qu'habitait la signorina della Fonte. Enfin, elle n'y habitait pas vraiment mais elle aimait y passer quelques jours. Il la connaissait bien. Elle voulait qu'on lui raconte toutes les vieilles histoires des anciens et aussi les ragots du moment.

— Pour une demoiselle de la ville, elle est pas fière. Elle cause avec nous comme des amis.

Et il précisa, avec un orgueil évident :

— Pt'êt ben qu'elle écrira même un livre sur nous.

Il s'offrit à m'accompagner jusqu'au chalet avec sa barque, appela la signorina d'une voix de stentor. Apparut sur le balcon une blonde en jeans qui salua amicalement Giulio et s'enquit des raisons de ma visite. Je me présentai, m'excusai de l'importuner et lui expliquai brièvement ce que je cherchais. Elle m'invita aimablement à entrer. Mon passeur s'éclipsa en refusant la gratification que je lui offrais.

Le chalet était meublé avec une sobriété de bon goût. Je m'assis sur un canapé de cuir fauve, elle s'installa sur un fauteuil qui me faisait face, nous servit un whisky de qualité et me pria de lui donner plus de détails sur mon enquête. Elle aussi fit montre d'un grand scepticisme.

— J'aime beaucoup les riverains et suis friande des vieilles légendes dont cette terre amphibie n'est pas avare, mais je pense que vous vous fourvoyez en cherchant la résurgence d'un thème médiéval. J'ai enquêté moi aussi sur cette rumeur et la vérité me semble très prosaïque. Dans cette région isolée où un étranger éveille la méfiance il suffit du passage d'un ouvrier agricole itinérant, surtout s'il est un peu dans la lune, joint à un nombre anormal d'accidents pour qu'on établisse une liaison. Il est vrai que la dernière crue a fait un certain nombre de victimes. Moi-même j'ai eu la chance de passer dans mon hors-bord quand un homme était en train d'être emporté et de pouvoir le tirer d'affaire. Un ancien légionnaire pourtant, dont on aurait pu attendre plus de prudence ; mais l'eau est traîtresse ; vous savez mieux que moi que les dieux lieurs et magiciens sont apparentés à l'élément aquatique. Toutefois, puisque vous êtes venu ici, profitez-en donc pour visiter une très belle villa palladienne, un peu en amont. Elle n'est pas ouverte au public mais, si vous venez de ma part, la propriétaire vous recevra sans problème.

J'ai remercié mon hôtesse qui m'a raccompagné dans son canot et suis parti en quête de la villa, suivant le plan qu'elle m'avait dessiné.

Le schéma directeur était précis, aussi clair que l'avait été le discours de la jeune femme. Trop clair, à la réflexion, désaccordé de son intérêt pour le mystère des contes. Elle m'a caché quelque chose mais je ne sais quoi. Peut-être s'est-elle simplement rangée du côté de ses chers riverains qui redoutent qu'on les prenne pour des péquenauds attardés s'ils ont l'air de faire trop confiance au monde légendaire. Peut-être parce que se dissimulent derrière ces accidents d'obscurs règlements de comptes entre voisins. Quoi qu'il en soit, rien de tout cela ne m'éclaire.

S'accroche pourtant une épine qui m'agace : pourquoi avoir introduit les dieux lieurs et magiciens ?

Le parc de la villa était sans doute fort étendu car, de la petite route vicinale qui y conduisait, on ne discernait aucune construction. Le portail en fer forgé à double battant donnait sur une longue allée bordée de saules ; il était ouvert. J'ai laissé ma voiture devant la pancarte : « Propriété Privée », remarqué au passage la plaque de marbre usée par le temps sur laquelle était gravé « Villa Trasecoli », et me suis engagé dans l'allée. Une brusque rafale de vent a fait frémir les feuilles et sifflé entre les troncs

en imitant si bien un rire sardonique que je me suis retourné pour m'assurer qu'un quelconque gardien ne se moquait pas de moi. Naturellement je n'ai vu personne. Ce rire sylvestre ne m'en a pas moins laissé une impression assez ambiguë pour m'amener à la conclusion que les rives du Pô dont je découvrais le pululement végétal me rendaient nerveux et j'ai poursuivi sur l'allée aux gravillons bien ratissés, en calculant qu'il fallait une équipe de jardiniers pour débroussailler et entretenir aussi soigneusement ce vaste parc.

D'un chemin de traverse a surgi une jeune femme dont la vêtue noire accentuait la noblesse hautaine. Bottes et pantalons étroits, veste de cuir d'un noir sans concession s'accordaient à la chevelure corbeau. Un chat, noir lui aussi, l'escortait de son pas tranquille. Sans doute la propriétaire des lieux. Après m'être présenté je lui ai expliqué de quel droit je m'introduisais ainsi chez elle. Elle a souri, d'un sourire presque surprenant sur ce visage au calme pictural.

— Si vous venez de la part de Liliane vous êtes évidemment le bienvenu. Mais dites-moi, seriez-vous apparenté au comte et à la comtesse de Villa qui sont morts tous deux du choléra ?

J'ai eu quelque peine à dissimuler ma surprise.

— Effectivement, ce sont mes ancêtres mais ce triste épisode est bien lointain. Il remonte au milieu du XIX^e siècle.

— J'ai toujours apprécié leur stoïcisme sans affectation. S'envoyer l'un à l'autre de leurs chambres respectives des billets pour signaler qu'on n'est pas encore mort prouve une belle hauteur.

J'étais de plus en plus interloqué.

— L'anecdote est authentique mais je ne pensais pas qu'elle fût connue en dehors de ma famille.

Cette fois encore elle ne prit pas garde à mon commentaire. Le chat, après avoir humé mes chaussures, semblait tolérer ma présence et nous suivait à quelque distance.

— Donc vous êtes toscan. J'ose néanmoins espérer que vous ne partagez pas le chauvinisme de Malaparte.

Je la rassurais sur ce point quand, au détour d'une courbe, nous débouchâmes sur une esplanade au fond de laquelle se dessinait la sobre architecture de la villa ; une merveille d'équilibre dans le plus pur style palladien. Le hall de grande ampleur donnait sur une terrasse garnie de citronniers et d'orangers plantés dans des bacs. Un escalier à double volée aux courbes voluptueuses descendait jusqu'à un plan d'eau parfaitement curé traversé par un petit pont de pierre en dos d'âne. Je fis part de ma sincère admiration. La villa tout entière était restée dans l'état d'origine, avec des toiles et des meubles admirablement conservés. Je dis à mon hôtesse combien je me sentais privilégié de ce qu'elle me fit

ainsi les honneurs de sa villa et ajoutai :

— Vous avez eu raison de ne pas l'ouvrir au public. C'eût été la rabaisser que la livrer à la promiscuité de l'admiration.

Elle m'adressa un de ces sourires surprenants qui vivifiait soudain la gravité calme de ses traits.

— La villa est dans la famille depuis sa construction. En voici la première propriétaire.

Elle me désigna le portrait d'une jeune femme au profil nettement dessiné.

— Elle vous ressemble beaucoup.

Elle esquissa une moue.

— Mon profil est moins pur.

— Peut-être le peintre a-t-il accentué la précision des lignes. C'était bien dans la manière des Ferrarais.

— Quoi qu'il en soit, le modèle était un personnage assez curieux, passionné de magie. Nous continuons à l'appeler « la Strega ». D'ailleurs jetez donc un coup d'œil sur ceci.

Elle souleva le couvercle d'un long coffre florentin. Je restai bouche bée devant le trésor qu'il recelait. Le *Malleus Maleficarum* dans son édition du XV^e, les œuvres originales de Trithème, d'Agrippa von Nettesheim, de Paracelse... et des rouleaux de parchemin, peut-être encore inédits. Je m'attardai longtemps, penché à examiner ces merveilles ; finalement je m'enhardis :

— Si ce n'était abuser, j'aimerais beaucoup compulsier à l'occasion ces documents plus à loisir.

Elle me répondit avec une gracieuse amabilité :

— Bien volontiers ; mais téléphonez-moi au préalable. Je suis très fréquemment absente. Le gardien est un vieux bougon toujours accompagné de ses deux molosses et il ne laisserait personne pénétrer dans la villa. Voici mon numéro de téléphone à Rome.

Je l'ai remerciée, baisé ses doigts, salué le chat, et j'ai pris congé, encore déconcerté par cet épisode imprévu.

Me revoici donc dans mon bureau devant les feuilles que je viens de taper. Je ne regrette pas cette excursion ; elle m'a permis de découvrir un aspect du Pô que j'ignorais, m'a offert quelques rencontres pittoresques et surtout révélé un trésor de manuscrits que j'ai bien l'intention d'exploiter. Mais mon intuition initiale, ainsi que celle de Carlotta, ne valait rien. Pas de résurgences légendaires, pas d'invention fantasmagique d'un quelconque colosse remonté de la nuit des temps, rien que la méfiance d'une population isolée à l'égard d'un étranger, qu'on ne retrouvera sans doute pas, liée à l'inquiétude provoquée par un nombre inaccoutumé d'accidents. Affaire classée, comme je l'ai écrit à Carlotta avec un brin d'ironie vis-à-vis de nous-mêmes qui nous

sommes monté la tête en cherchant du mystère là où il n'y en avait pas, danger récurrent pour l'historien des mentalités, mais, encore une fois, je ne regrette rien. Mieux vaut une hypothèse qui ne conduit nulle part que l'absence d'hypothèses qui, elle, conduit infailliblement à la stérilité.

Andréas

De Rome j'ai reçu la réponse de Carlotta :

Archibald de mon cœur,

En dépit de toutes tes qualités (parmi lesquelles j'inclus un manubrium qui me convient tout à fait) tu restes un universitaire bien trop rationnel. Prends donc exemple sur les politiques, financiers et autres hommes d'affaires que je connais de près. Imagine-toi que je me suis mise aux Tarots pour complaire au P.-D.G. d'un gros consortium bancaire. Il n'était pas très satisfait de sa voyante habituelle et, maintenant, il ne prend plus de décisions importantes sans me consulter au préalable. Il m'a même proposé de divorcer pour m'épouser ! Rassure-toi, je préfère ma liberté. Relis donc tes notes et vois si tu n'es pas piégé par tes préjugés académiques avant de douter de la valeur de nos intuitions.

Je t'embrasse. Ta vieille copine,

Carlotta.

La missive était sympathique mais n'apportait aucun élément nouveau. Je me contentai de sourire et de ranger les feuillets.

C'est alors que survint, à l'improviste comme toujours, mon ami français Andréas. Plus d'une génération nous sépare mais son allure de vieux forban m'empêche de lui attribuer un âge précis, et je me surprends à le traiter comme un camarade. Il venait d'Autriche dans son antique Clio dont la carrosserie cabossée et jamais lavée dissimule un moteur surgonflé et un système de suspension sophistiqué. Il était enchanté de l'accueil que lui avait réservé le surintendant d'un parc national du Trentin ; un original, disait-il, qui l'avait hébergé plusieurs jours durant dans son chalet, un peu à l'écart d'un hameau perdu dont j'ai oublié le nom, quelque chose comme Coralino. J'ai cru comprendre qu'Andréas avait surtout été ravi de rencontrer un homme dont le passé était aussi obscur, fantaisiste et inventé que le sien. Andréas est un celtisant distingué mais amateur, et je n'ai jamais réussi à savoir d'où provenaient ses revenus. Je le

soupçonne d'appartenir ou d'avoir appartenu aux Services Spéciaux. Le jour où je me suis décidé à lui en faire part, il a acquiescé avec le plus grand sérieux et complété :

— Et même dans le service ultra-secret des phénomènes que l'on dit étranges.

Là-dessus il a explosé d'un rire très homérique et je me suis résigné à ne rien connaître de toute une part de sa vie. Heureusement sa cordialité sans affectation rachète tout. Il a examiné avec intérêt le compte rendu de mon excursion, puis la lettre de Carlotta et a conclu avec un soupir :

— J'aimerais connaître cette Carlotta ; hélas ! je suis trop vieux pour l'intéresser.

Et, comiquement, sur un ton mélodramatique outré, accompagné d'un grand geste du bras :

— Ah ! la tristesse de vieillir !

Brutale rupture de ton, le regard se fait ostensiblement salace :

— À défaut de l'original tu n'aurais pas une photo, à poil de préférence ?

Les outrances d'Andréas ne sont sans doute pas à prendre au sérieux ; j'hésiterais pourtant avant de lui faire rencontrer une jolie fille à laquelle je tiendrais. En dépit de son âge la vitalité du personnage le rend redoutable.

Il remise sa comédie et me regarde d'un œil goguenard :

— Quant à ton histoire, ta Carlotta a mille fois raison ; tu t'es conduit comme un gamin. Plus vous montez en grade, plus vous devenez bornés.

Quelque peu vexé je l'ai prié de s'expliquer.

— Tu pars d'un axiome, comme tous tes collègues : il va de soi pour vous que mythes, légendes & Co sont des produits de l'imaginaire humain, philosophique ou pas, appuyés à l'occasion sur des faits historiques amplifiés et transposés. Il ne vous viendrait pas à l'idée qu'ils peuvent aussi être le compte rendu, plus ou moins déformé évidemment, d'un état de choses bien existant. Réexamine ton histoire ; tu t'apercevras que tu t'es fait rouler comme un bleu.

» Chaque épisode, pris isolément, n'a rien d'extraordinaire, d'accord. Mais considère la séquence. On t'a conduit comme dans un jeu de piste. D'abord un enfant, puis un vieillard — aux dents de loup — ça ne te dit rien ?

Si, bien sûr, ça me disait quelque chose : Merlin maître du temps et mystificateur, qui se plaît à se montrer sous des apparences diverses, de préférence celles, successives, d'un enfant et d'un vieillard ; mais seulement à l'intérieur du mythe. Rien à voir avec ma réalité. Andréas n'en poursuivait pas moins sur un ton péremptoire :

— Le vieillard ne cherche pas même à te tromper, il ne se met pas de nouveaux déguisements sur le dos. Tu n'es pas spécialiste du Moyen Âge celtique, je veux bien, mais ce n'est pas une raison pour être complètement obtus. Réveille donc un peu ta mémoire réfrigérée. Le gnasse que tu me crayonnes c'était déjà celui du *Livre d'Artus*.

» Le colosse aussi c'était lui, qui barrait le passage à ceux qui ne voulaient pas revenir en arrière mais avaient la trouille de se balancer dans la flotte ; histoire de donner un corps aux désirs qu'ils ne s'avouaient pas.

» Et à qui le soi-disant vieillard t'envoie-t-il ? À Liliane della Fonte, Viviane de la Source si tu préfères, sa parèdre, ou sa complice, au cœur de l'élément aquatique. Comme tu n'as toujours rien pigé elle t'expédie dans un lieu magique qui échappe au temps, avec des grimoires hermétiques dans un coffre. Et toi, tu continues à être bouché à l'émeri, malgré le rire du devin qui t'a accueilli. Je me demande ce qu'ils auraient pu faire de plus pour toi. Mais quand on est un universitaire sourdingue, on n'entend rien du tout.

Il s'interrompt ; un large sourire moqueur, destiné à lui-même autant qu'à moi, allongea ses lèvres et, yeux pétillant d'ironie malicieuse :

— De toute façon, un indépendant comme mézigue n'a aucune chance de faire entendre sa voix s'il n'est pas soutenu par de solides sponsors pour la diffuser. Maintenant donne-moi à boire de ta grappa, j'ai la bouche diablement sèche.

Et voilà où j'en suis : toute cette histoire m'embarrasse. L'explication proposée par Andréas est bien dans sa ligne : déconcerter l'interlocuteur en le lançant dans un raisonnement impeccable fondé sur des prémisses absurdes. Maniement du paradoxe auquel je ne suis pas fondamentalement opposé ; à plusieurs reprises les fantaisies d'Andréas m'ont ouvert des horizons inattendus, mais, en l'occurrence il m'est impossible de le prendre au sérieux. Mon histoire telle qu'il la reconstitue atteste certes d'une solide connaissance de la littérature médiévale, et si je la rencontrais dans un texte de cette époque je la trouverais d'une parfaite cohérence ; mais je ne suis pas dans un texte médiéval.

La littérature n'est pas la réalité, elle est plutôt compensation du réel, aspiration à conférer un sens aux hasards de l'existence humaine. L'historien des religions, des mentalités ou simplement des textes littéraires y doit veiller. Les humains adhèrent volontiers à l'image que la littérature leur propose d'eux-mêmes

et du monde qui les entoure ; ils aiment s'y reconnaître, non parce que l'image est authentique mais parce qu'elle trace d'eux-mêmes et de leur univers un portrait héroïque, attendrissant, fantastique... peu importe. L'essentiel demeure qu'elle fasse d'eux des êtres dont la vie a une signification et qu'elle la transforme en destin, fût-il misérable et pathétique, avec ce que cette transmutation apporte de noblesse. En tout cas, si la vie a tendance à imiter l'art, du moins dans le domaine du fantasme, l'art de son côté transpose tellement la vie qu'il est vain de le croire représentatif.

Il demeure que mon excursion sur les rives luxuriantes du Pô m'a troublé, m'a rappelé que j'avais une tendance regrettable à glisser dans l'abstraction, que la pensée de l'homme — imaginaire ou pas — est ancrée dans le foisonnement d'une nature proliférante qui nous est étrangère. Moi-même j'ai ressenti la présence de l'inconnu. Il serait souhaitable que j'en tienne davantage compte. Décidément cette promenade qui s'est apparemment soldée par un échec n'aura pas été vaine.

Mais, concrètement et dans l'immédiat, je ne vois pas quoi en tirer. Aussi utiles que soient les considérations générales de méthode il est rare qu'elles trouvent sur-le-champ leur point d'application, à moins qu'on ne veuille à tout prix les utiliser sans craindre de les allonger sur un lit de Procuste. La voie du chercheur est pavée de dangers de toute nature. Par bonheur ce sont périls que l'on esquive sans difficulté en les rangeant dans un tiroir, où ils se laissent docilement classer.

PIETRO II

Transition

Je veux croire que les arbres m'ont arraché à l'amalgame des fonds, aux fouillis de racines enchevêtrées nourris des vases duplices. Leurs colonnes jaillissent, se développent, s'épanouissent sur une terre clarifiée, en place du mélange confus. Les taillis et les ronces qui menacent d'étouffer la croissance sont régulièrement éliminés pour isoler chaque fût, étoiler un espace aéré. Le regard suit l'appel des allées sans que l'entravent des emmêlements incertains.

Cette vie d'altitude est vécue comme une parenthèse limpide, dont j'espère qu'elle me permettra de rameuter en un ensemble articulé l'embrouillement protéiforme des eaux fluides ou coagulées.

Le vent sec qui s'engouffre ou susurre à travers les cèdres et les hêtres balaie l'esprit comme il emporte les aiguilles mortes et nettoie les chemins. Je m'imbibe d'un parfum qui épongera peu à peu l'imprégnation de la végétation fluviale, humide et molle, initiatrice de tout sortilège. En marchant sur la terre dure, en méandrant entre les colonnes vert sombre j'avance vers la découverte d'un univers précis sans abstraction appauvrissante, riche sans étouffement. Les arbres, je les rejoins comme des compagnons dont je surveille la santé ; je caresse le bout de leurs branches ou leurs écorces au cours de mes longues promenades, théoriquement d'inspection, qui constituent l'essentiel de mon travail.

J'ai rompu provisoirement avec le reste du monde. Il me fallait mettre de l'ordre dans ma confusion. J'ai besoin de temps pour assimiler, non pas tant la bizarrerie apparente des faits que leur liaison avec l'ouverture d'une autre dimension.

Les faits eux-mêmes me paraissent assez aisément explicables, ainsi que la Fille du Fleuve me l'avait donné à entendre. J'ai été entraîné malgré moi dans un labyrinthe qui n'a d'étrange que son caractère volontairement secret. Une organisation quelconque, mafia, police, services spéciaux, voulait faire disparaître un

mort, probablement un personnage important dont il était nécessaire de ne laisser aucune trace. Un bon moyen était d'en faire un noyé méconnaissable pourvu de l'identité d'un quidam accidentellement disparu, sans attirer l'attention.

L'intervention de la Fille du Fleuve était-elle prévue ? Peut-être ; à elle ensuite de juger si le personnage devait être éliminé. On m'a utilisé de surcroît pour transmettre un message codé dans cette villa palladienne. Après quoi ils m'ont administré une drogue sophistiquée qui m'a maintenu dans un coma artificiel pendant une durée indéfinie. Pourquoi moi ? Tout simplement parce que je me trouvais là. Un tel scénario explique l'aisance avec laquelle j'ai obtenu de nouveaux papiers d'identité et ce poste de surintendant.

Naturellement je ne sais rien de cette toile d'araignée clandestine, mais le mystère ressortit au roman policier ou d'espionnage, rien que de très superficiel. L'essentiel pour moi reste d'avoir démêlé le schème directeur qui a pu présider à cette mise en scène, d'avoir réintroduit une part d'intelligible. Le vrai mystère réside dans la façon dont j'ai vécu l'absorption par l'eau du fleuve en crue, la remontée nocturne du Pô, le voyage dans le temps que suggérait cette villa du XVI^e siècle, le retour de Corto Maltese...

Ma vie en a été bouleversée, sans doute, mais le message contenu dans les vibrations des algues brassées par le courant continue à m'échapper. Une gêne sous-jacente persiste : ma satisfaction à séjourner sur ce plateau est fallacieuse, j'y ai été propulsé, je ne l'ai pas choisi ; et je continue à vivre dans l'ambiguïté.

Les linéaments filandreux des herbes aquatiques humectent ma peau et je ne sais qu'en faire ; elles m'ont accompagné dans mon ascension, hors de leur élément, incongrues sur les hauteurs où un pas énergique est censé résonner fièrement sur la dureté du sol, à en croire Nietzsche ; mais Nietzsche est très loin et s'il m'advient de croiser son ombre je ne la reconnais même pas, aussi éloignée que celles des élégiaques latins.

La Fille du Fleuve m'a montré dans son récipient magique ma vie écoulée, elle ne m'a pas tout dévoilé ; et Carlotta, dont je soupçonne qu'elle en sait beaucoup, n'a pas jugé bon de rien éclaircir.

Protée, le Vieux de la Mer, était dit ne répondre à qui s'aventurerait à le consulter qu'après avoir pris maintes formes trompeuses pour échapper au questionneur. Interprétation naïve de qui n'a pas, dans sa carcasse, affronté l'énigme de l'eau. Protée ne saurait offrir d'affirmation ou d'information définitive car il n'y

en a pas. Chacune de ses apparences qu'on raconte porteuse d'illusion est réponse exacte mais fragmentaire. Il m'en a exhibé quelques-unes sur la scène de son théâtre amphibie ; dans les coulisses il en garde d'autres que je devrai déchiffrer avant de gravir la berge pour repartir sans attaches.

Le Retour du Fleuve

Hier soir la Clio cabossée d'Andréas était stationnée au pied du chalet. J'ai souri en la voyant, content de retrouver ce bonhomme haut en couleur et son goût pour les légendes celtiques dont il parle avec un talent de barde. La gouvernante fidèle, revêche et d'âge canonique que m'octroie le Service des Eaux et Forêts l'avait laissé entrer, suivant mes instructions ; et je l'ai trouvé étalé sur un canapé en train de vider une de mes bouteilles de sherry.

Son blouson de cuir brut était couvert de griffures, ce qui lui donnait une allure de cote de mailles entaillée par de multiples escarmouches. La seule présence d'Andréas introduit une tonalité de folklore irlandais ou de roman breton fortement teintée de bourlingue. Il s'amusa de mes remarques et partit de ce rire éclatant qui m'évoque le rire des dieux homériques ou celui de Merlin ; puis il me confia comme s'il s'agissait d'un secret d'importance qu'il avait exploré les rives du Pô en dehors de sentiers battus et frayé son chemin à travers des broussailles hostiles ; évidemment il avait quelque chose de peu ordinaire à me raconter mais je ne m'attendais pas à être aussi précisément concerné. Tout en y aspirant je craignais de renouer des relations troubles avec ce fleuve qui avait changé le cours de ma vie et c'était justement de lui qu'il était question.

Au cours de ses investigations sur les bords du Pô, Andréas, avec un flair infailible pour le bizarre, avait rencontré un curieux personnage, un petit homme maigrichon vivant à l'écart dans une hutte en joncs ; un déséquilibré hors du commun qui s'exprimait en un langage obscur proche des paroles incompréhensibles de ses chers devins du monde celte ; il avait été ravi au point d'enregistrer la descente hallucinée du dément dans le Pô et a insisté pour me faire passer la bande. J'ai accepté en dépit d'une réticence venue des profondeurs et je me prépare à l'écoute, envahi d'une vague appréhension.

Il appuie sur le bouton.

Déchirant le calme olympien, aérien, des arbres, des roches, de l'ample vue sur la vallée, monte, impérieuse, une psalmodie incantatoire, rauque, aux accents soudain d'une stridence mal supportable, une mélodie issue d'un fonds obscur du temps, dont les mots sans suite empoignent la gorge, reprise insistante qui peu à peu m'enserme de ses thrènes vaticinant un langage hermétique ; timbre tour à tour aigu et assourdi, éraillé et vociférant, d'un devin fou qui réverbère son message cryptique sur des murs aveugles. Ligoté par des liens dont l'écheveau se multiplie, la voix de chaman m'envoûte et m'enlace, m'entraîne dans les abîmes d'où elle jaillit :

Les Paroles du Fou

Le vert caressant d'algues pendulaires [que les réseaux d'effilochures sous-marines en colliers de perles roses (où les reflets filtrés girent en jeu) traversent hélicoïdalement] sans effraction m'introduit dans la neutralité aux poissons froids frissonnante de rayures [qui à les mieux observer sont multiplications éclatantes de taches (vibrions lumineux réduits à un scintillement ponctuel) reliées par la vélocité de leur déplacement accrue du papillotement de mes paupières] que dérivent en mouvements de nageoires ralentis les courants iodés au parfum entêtant.

Verre caressant au toucher quand [les grandes dalles translucides agitées par les sources lumineuses d'une ondulation houleuse m'ayant fait dérapier] je me suis appuyé sur lui, [courbé alors, épousant la marque de ma paume, s'imprimant selon mes doigts écartés en éventail de coquille Saint-Jacques] tandis que [autour de mes épaules déportées qui tendaient à rétablir l'équilibre inadapté du nageur] les tridigitales du feuillage mollement approché s'enroulent en guirlandes dont l'humidité, loin malgré sa viscosité de me transir, traduit pour mes yeux embués un accord serpentin de somptueuse [par la prolifération de la forêt aquatique où se mêlent les irisations de concrétions solides] et inespérée bienvenue.

Dissolution de cristaux inutiles, le courant puissant n'offre que par-delà [entouré des chairs étagées de la nacre au tison calciné (belles et se mouvant en interchangeant leurs membres et leurs couleurs, succession des herbes aquatiques qui m'ont introduit) des jeunes femmes en solénoïde le cerclant] le vert rouillé d'un vieillard aux formes malléables quasiment flottant longue chevelure déployée blanche.

Fusent des points dorés, fléchis sous forme de spirale cylindrée dont l'orbite désenroulée s'allonge, insérée dans le fleuve vert moulu par les masses d'or dur que le courant versé pare en chimère autisée, attisée, sabbatisée. Je contemple la chimérique sirène à nudité bleuie d'or peint serrant la peau en soie que nul stigmaté ne tache sa poubelle rejetée vermoulue.

Engloutie dans les débris d'ordures l'enchanteresse reparaît [d'horreur je recule rétracté aussitôt arrêté par l'eau, roc derrière moi, plaque schisteuse sans issue aux cornes fourchues tenaillant le thorax] fœtus lisse, monstre dont l'encéphalocèle adhère au placenta, terrifiante hernie cérébrale, méduse énorme striée de veines verdâtres boursoufflées d'où retombe un cordon qui s'entortille ; et son unique bras potelé avance vers mon cou, qu'immobilisent les cornes, une main aux couleurs simultanées.

Sous les dalles lactifiées qui s'évaporent en vaporisation infinitésimale le tentacule immense aux ventouses plates vibre en étalant une épouvante démentielle que des courants adjacents cataclysmement dans les oreilles.

La cataracte ralentie de l'eau du temps brouille, disjoint le noyau iridescent devenu empilement très foncé, mantique à déschiffrés.

Au-delà des reflets de l'émeraude je perçois l'an vert, nourri, son de chrono sculpture du rythme...

La litanie insensée m'avait troublé plus encore que je ne le redoutais. Avec jubilation Andréas commentait :

— ... et fais gaffe aux dernières phrases ; elles sont à double sens. Ouvre grandes tes esgourdes.

Il récite.

Il récite en détachant soigneusement les mots :

— ... empilement, tréfonds sémantique à déchiffrer.

» Je perçois l'envers, nourrisson de Kronos, culture du rythme...

Je me tais, avale un verre de sherry pour me dégager de l'envoûtement... Andréas poursuit :

— Ce cinglé ne manque pas de culture. Les nourrissons de Kronos sont une référence à Platon qui les évoque dans son traité du Politique ; ils vivent le temps à l'envers ou alternatif au

lieu du temps ordinaire. Je ne t'apprends rien.

Et sentencieusement il ajoute :

— Il n'y a pas de frontière précise entre le fou et le devin.

Corto Maltese m'a rappelé avec rudesse la nécessité du sang-froid :

— Je veux bien qu'il y ait quelque chose de prenant dans cette psalmodie, mais enfin ce n'en est pas moins de la glossolalie, une suite de mots sans cohérence.

Andréas a plissé les paupières en me fixant d'un air moqueur :

— Pas sûr, mon vieux, pas sûr. Le bonhomme peut aussi avoir pénétré l'énigme du fleuve, intraduisible sinon dans ce langage, absurde pour nous pauvres cloches.

Et là-dessus il s'est tordu les lèvres en une expression de doute douloureux. Je connais Andréas depuis peu ; je l'ai cependant suffisamment pratiqué pour savoir qu'il bouffonne d'autant plus volontiers qu'il exprime le fond de sa pensée.

— Tu veux le réécouter ? En piste ! je remets ça avec la bande.

Je me suis récrié en hâte ; une audition avait été suffisante épreuve. Andréas a baissé les bras en me jetant un regard de coin chargé de commisération :

— Tu te dégonfles, attention ! Mon timbré du Pô barbouille un tableau kaléidoscopique redoutable, de quoi flanquer une sacrée pétoche à tous les clones robotisés qui forment la majeure partie de cette planète des singes ; que dis-je la majeure partie ! La presque totalité ! Ne va pas ressembler à ces gnasses qui ont tellement la trouille de reconnaître leur bobine au naturel qu'ils ne peuvent pas encaisser les images d'eux-mêmes qui ne sont pas attendues. C'est pour ça qu'ils raffolent du chromo, de papa ou hypermoderne au choix, comme de la langue de bois, malgré leur obstination à beugler le contraire.

Andréas continua un certain temps sur le même thème en s'interrompant régulièrement pour vider sa bouteille de sherry mais je ne l'écoutais plus ironiser avec force grimaces et gestes mélodramatiques sur ces clones humains qui s'indignent à la pensée qu'on puisse pratiquer le clonage humain ; j'étais englouti par les diaprures aquatiques renaissant d'un passé que je savais ne pas être clos.

Attente

La litanie du dément ne m'était pas adressée et pourtant j'y reconnaissais mes cheminements : l'enchevêtrement des lianes aquatiques, les beautés féminines évanescentes, les taches lumineuses ; la cataracte de l'eau du temps, l'année nouvelle qui reverdit, et aussi l'inversion temporelle au long de la navigation à contre-courant. C'est toute mon histoire.

Mais cela je le savais, les images s'en étaient déjà déroulées devant des yeux qui se dessillaient peu à peu.

La psalmodie du fou m'ouvrait aussi à d'autres révélations. J'avais vécu une durée indéterminée dans l'intimité du fleuve, sans doute, mais toujours à la surface, pressentant seulement la présence des grands anacondas ; mon bref engloutissement avait été de suffocation et je n'avais qu'entrevenu les particules sombres, regards sans objet du dieu impersonnel. Le dément convoqué par Andréas avait, lui, plongé sous le bouillonnement aux macules blanchâtres et il avait ramené au jour des assemblages difformes, ricanements des profondeurs dont celui qui ose se regarder doit écouter le grincement sans s'obturer les oreilles.

Le monstre au cerveau surdéveloppé qui me tendait un bras unique, fœtus rattaché à un état primal, malformation hideuse devant laquelle je recule d'horreur moi aussi, dont je ne peux supporter l'évocation qu'avec l'aide des rocs et des arbres, c'est moi, réfugié dans l'hypertrophie mentale, bouclier protecteur des périls ; jamais dégagé de l'enfance pourtant, rattaché, étranglé par le cordon ombilical, aux prédestinations tribales, incapable d'élargir deux bras pour faire face et rendre les coups ; dépourvu de jambes qui lui permettraient de se retirer sans mélodrame infantile ni amertume loin de la mêlée délirante.

D'ici, de la position dominante du plateau, je parviens à l'accepter ; dans les eaux du fleuve le monstre m'aurait sidéré et terrifié à en perdre la raison sans tirer d'enseignement, tant il est affolant de se voir reflété par un miroir insoucieux des apparences, un miroir qui, en pleine cruauté, vous renvoie une image démaquillée. Me reconnaître dans cet avorton répugnant, ce n'est plus seulement une étude de moi-même appuyée sur une

méthode rigoureuse mais une empoignade totale de l'être. Ce que je ressentais confusément faire encore défaut se révèle. L'épreuve nécessaire pour devenir homme, accepter mon reflet englouti dans la multiplicité des apparences sans en être écrasé manquait encore. La Fille du Fleuve me l'avait dit : Blaise le Loup, dans la forêt, achèverait le cheminement.

Alors d'autres ouvertures se détachent là où ne s'allongeaient qu'uniformes couloirs grisâtres.

Passée l'émotion initiale du dévoilement par le biais du délire, je sais ne choisir dans ces divagations que les images qui me concernent ; le fleuve est riche de trop de possibles pour que je les aie épuisés.

Par-delà ce qui m'a été renvoyé de moi-même la réalité d'énergies autres que celles que nous connaissons par habitude s'impose et je vois le monde autrement. Parallèlement à mon niveau d'existence s'étendent d'autres niveaux, tout aussi agissants. Je ne souhaite pas sombrer dans un occultisme douteux ou un mysticisme brumeux, ma pensée reste claire mais je commence à entrevoir ce que la Fille du Fleuve entendait par la quatrième dimension, inconnaissable et pourtant susceptible d'être appréhendée par intuitions fugaces et allusions transmutes.

J'ai abandonné la lecture des ouvrages que j'aimais. Je n'apprécie plus dans la littérature que ceux qui m'invitent à sentir, sans prétendre l'expliquer, la présence du réseau obscur qui nous entoure : les sagas scandinaves, les romans médiévaux, *Le Songe de Polyphile*, Hölderlin, Lewis Carroll, Edgar Poe, Nerval...

Apparemment rien ne s'est modifié dans mon comportement mais je ne peux plus me dessaisir de l'existence de cette autre dimension qui me fait vivre dans un univers à multiples fonds où toutes les élucidations sont valables, chacune à son niveau, mais uniquement à son niveau.

La Fille du Fleuve m'a lancé le filin qui m'a extirpé de mon engourdissement. Carlotta m'a enlevé dans son Alfa pour me réinstaller dans une vie nouvelle. Ces passages successifs ont clarifié autant qu'élargi mon horizon, en même temps qu'était aboli tout ce qui restait de certitude sur moi-même.

Est-ce la fin de la première phase d'un jeu qu'il m'incombe de poursuivre seul ? Ou bien surgira-t-il une troisième Laure ou Béatrice qui me proposera le départ vers un ailleurs indéfini où prendra corps un nouveau tourbillon ? J'attends avec curiosité. Je ne sais qu'une chose : la troisième, si elle doit venir, se présentera sous un prétexte aussi commun, sous une apparence aussi banale que cette tout-terrain qui gravit le sentier en cahotant...



POSTFACE

Le souvenir de Fleuve, longtemps après qu'on l'a refermé, subsiste comme un monolithe dans la clairière de nos pensées. Du monolithe il a le mystère, la puissance symbolique et les racines séculaires ; de la clairière l'intimité avec l'eau, la sève et le fonds celtique. Icône du livre lui-même, un paravent de Coromandel englouti à bord du vaisseau de la Compagnie des Indes qui l'importa jadis de Chine, y surgit périodiquement pour proposer aux pensées le terrain d'envol de son mandala.

Au sortir de ce récit, on est plus que jamais persuadé que la trame quotidienne et sociale des jours, n'est qu'une version, et à coup sûr la plus astreignante et la plus usagée, de la réalité des choses.

À la suite de Pietro, l'homme de pierre, nous accomplissons dans Fleuve un parcours intellectuel et géographique, que redouble le cheminement d'Archibald, l'homme qui s'en laisse d'autant moins conter, que sa spécialité de mythologue l'aveugle.

Ce parcours échappe suffisamment aux conventions temporelles et locales pour qu'on le croie guidé par les deux dimensions du paravent, où l'artiste a repré-

senté un paysage hypnotique d'eaux, de végétations et de reptiles. La puissance évocatoire de l'image de Chine déborde ensuite le cadre du praticable pour envahir le champ de la réalité où la durée stagne parfois sous un ciel immuable, se prêtant ainsi à l'anamnèse de Pietro, anabase héroïque qu'il effectue dans les eaux de laque hantées par les anacondas.

Le paravent de Coromandel, comme tout bon masque, révèle ce qu'il cache et surtout lui donne corps ; tomberait-il à la renverse, que nous ne discernions plus que des silhouettes simplistes ou des scintillations d'atomes et de photons. Ainsi du livre de Jean Rigaud, qui perdrait tout son sens pour qui voudrait l'expliquer.

Je veux le regarder comme un yantre et y projeter mon imagination exploratoire en m'identifiant au personnage de Pietro.

Ce Pietro subit, selon moi, un baptême ; il s'est voulu homme de pierre, malgré quelques excursions dans la noblesse gratuite. Il a décidé que, sur les scènes d'opérettes du Monde, on ne l'entendrait pas chanter sa chanson, version à peine personnalisée de la rengaine organique et sentimentale des hommes. Cette dé-

termination est si ancrée en lui qu'il se fait un métier, après avoir été légionnaire, de commenter les lyriques latins à la lumière exclusive de théories linguistiques aussi desséchantes que quantitatives.

Il me plaît que, infiniment désireux de basculer, Pietro trouve un jour prétexte, pour se faire enlever par le fleuve, dans la présence d'une silhouette colossale qui lui barre le retour à la sécheresse. Emporté par la crue et guidé par des femmes intransigeantes et tutélaires, Pietro traverse la chambre obscure pour retrouver une adhésion cosmi-

que depuis longtemps perdue ; ainsi se résume en effet le synopsis de son aventure : « si-no-si ».

Il sera mûr, dès lors, pour quitter la défroque du spécialiste en lectures castratrices de Tibulle et Properce, et pour affronter le mystère en habit de plombier. Il trouvera refuge dans le monde élevé et éclairci des futaies, où le temps régénéré et régénérateur souffle ses grands accords dans l'orgue du temenos baudelairien.

Quelle présence l'automobile qui monte pesamment le chemin raviné accédant à son chalet, lui apporte-t-elle ? Je parierais pour celle d'une fée.

Michel LEROUX.

